

« COIN
COIN »
Squeeze
NUMÉRO
8
ARTWORK / SUNRA
LE VILAIN
PETIT CANARD
10
TEXTES
COURTS

SOMMAIRE

L'Île aux enfants

Olivier BKZ

Il était passé par tous les stades, il s'était d'abord mis à crier « Arrêtez au secours arrêtez ! » avant de couiner comme un porc, le vieux, ensuite il se mit à chialer, après être passé par la phase « Je me dégueule dessus ». Maintenant il se bornait à que dalle, tombé dans les pommes, et les grands coups de pied que j'lui filais pile dans les reins ne m'amusaient plus, j'avais vraiment l'impression de taper dans un sac à viande merdique plus que dans un écrivain.

« Arrête, tu vas le tuer ! » m'informa Dinosaure Casimir en me tirant par le bras, ce qui finit de gâcher l'ambiance de la soirée.

« Et alors qu'est-ce que ça peut te foutre à toi, t'es qu'une saloperie de Dinosaurus !?

— Je te le répète, je ne suis pas un dinosaure, je suis russe, c'est Kasimir avec un « K »... »

Je remis un grand coup de pied dans les reins de la pute recroquevillée au sol, mais la répétitivité de l'action commençait à me faire mal aux orteils, alors je changeai de trajectoire dans un mouvement d'écrasement du talon, de haut en bas, mais même les badauds dans le bar ne m'encourageaient plus. Une fille émettait un bruit dégoûté à chaque impact sourd. Quant au barman, il s'était mis à essuyer ses verres en silence. Dinosaure Casimir l'ami des petits et des

grands saisit encore mon bras, ça devenait une habitude !

« Arrête, tu vas le tuer !

— Ouais et alors ? Vous aimez bien les écrivains ratés, vous, les dinosaurus ?

— Non !

— Alors fous-moi la paix ! Non mais regarde-le ! Regarde moi cette vieille enflure ! Y a vingt ans ça à tâcheronner deux bouquins sur des types passant à la télé, et ça continue de prendre de grands airs !

[*Baaam*, nouveau coup dans les reins]

Ces mecs-là valent pas la moitié d'un dinosaure ! Ils n'ont sauvé personne ! Ni enfants, ni adultes, ni rien !

[*Baaam*]

Ça se prend pour Céline ou Houellebecq, mais ça rampe devant un petit chef de bureau pour un smic, des subventions, ou des « résidences d'artiste » à la con !

[*Baaam*]

Et ces mecs vendent leur cul pour rien aux Eric Nolleau ! Bon Dieu Casimir, tu ne comprends pas ?! Ce ne sont que de vieux renifleurs de chattes ! Et s'ils n'ont sauvé personne, c'est parce qu'ils n'ont jamais essayé ! Des écrivains tout juste bons à se défouler sur leurs femmes et à baiser leurs propres gosses ! Putain de pourriture de merde ! »

Je me suis mis debout sur le tabouret du bar pour lui sauter à pieds joints sur la tête, Dinosaure Casimir fit un petit geste d'épaule impuissant à l'intention du barman. C'est fou comme la réussite et ce costume cintré de chez Valentino pouvaient me donner des ailes !

***

J'aimerais être là le jour où tu t'effondreras poète de merde, et parfois, je me dis que je connaîtrais plein de gens importants, des gens de la presse et de la télé. Un jour manger ne sera plus une prise de tête. Ce jour-là j'aimerais entrer dans le taudis qui te sert d'appartement, j'aimerais me tenir bien droit dans un costume cintré de chez Valentino, et toi, tu serais par terre, ou dans un canapé, dégueulasse, et alors que je me tiendrais bien droit face à toi, tu te mettrais à chialer, tu saisis le concept ? Ce jour-là, j'essayerai de me montrer gentil avec toi, de te donner de la chaleur humaine, je crois que je poserai une main sur ton front et ce simple geste d'amour te fera fondre en larmes ! À travers tes sanglots tu me reprocheras de m'être foutu de ta gueule, tu diras que je me suis bien foutu de la gueule de tout le monde lorsque j'écrivais, que je suis devenu un vendu, un salaud ! Moi je rigolerai ! Qu'est-ce que je me marrerai ! Je te mettrai un grand coup de pied dans ta gueule de dégueulasse, je te ferai sauter le peu de dents qu'il te reste, ou alors je te pisserai dessus, ou je te ferai un truc sexuel non consenti, t'as pas idée à quel point la colère peut me faire bander ! Enfin bref, je savourerai l'instant. Y a des gens qui rêvent d'une bonne vie, moi, c'est à ce jour-là que je pense, chaque matin au lever, et même s'il se peut que je claque avant, que ce soit moi, le dégueulasse, et que cette vision ne se réalise jamais, alors dans un sens ce sera encore pire pour toi, parce que j'enverrai mon fantôme te hanter du fin fond des enfers ! À toi et à ceux qui jouissent du mal sur cette planète !

Et si tu penses ne pas mériter ça, ou avoir assez souffert...

Bon dieu, attends de voir ce que demain te réserve !

Dinosaure Casimir est *dead*, complètement largué. Prostré dans un coin il se met à chialer. Moi je me mets debout face à lui, et je lui gueule, mauvais :

« POURQUOI T'AS SAUVÉ AUCUN ENFANT ? FILS DE PUTE DE DINOSAURE DE MERDE ! »

Dinosaure Casimir ne peut plus communiquer, son système nerveux de dinosaure semble saturé, vitesse de ptérodactyle, il répète des trucs en russe auxquels je ne comprends rien. « Nous ne nous comprenons plus, Dinosaure Casimir ! Et déjà du temps de l'île aux enfants, j'avais du mal à tout comprendre ! » Ça me fait mourir de rire, Dinosaure Casimir tape dans les murs de mon appartement à grands coups de poing.

Dinosaure Casimir fait vingt mètres de haut et adore le crack que je lui ai fait goûter. J'ai caché Dinosaure Casimir dans mon ventre, ce soir nous sortons.

« Mon prénom commence par un « K » et c'est du russe » s'énerve-t-il en me secouant.

« Tu es un Dinosaure de vingt mètres de haut » que j'lui réponds, « Ce soir nous sortons, nous partons chasser, quelqu'un de faible si possible, une saloperie de fils de pute, et nous le frapperons à mort, nous écraserons son visage sous nos talons ! »

J'avais beau retourner le problème dans tous les sens, me déplacer avec un foutu dinosaure orange dans Paris était synonyme de pas mal de difficultés, raison pour laquelle j'avais choisi le métro en me disant qu'aucun taxi n'accepterait de nous charger. Mais voilà que nous nous retrouvions bloqués devant le tourniquet...

« On attend quoi ? » me demanda Casimir le dinosaure...

« Réfléchis, tu ne passeras jamais ! Avec ton gros ventre plus ta queue...

— Je passerai très bien » me répondit-il, et ouais, Dinosaurus n’avait jamais été très malin, enfin, c’est ce que je pensais avant qu’une magie se produise, exactement comme au temps de l’émission télé ! Mon copain dinosaure s’avança entre les barres du tourniquet, le ticket que je lui avais donné bien serré dans son poing à quatre doigts, puis il se retourna et me fit signe, de l’autre côté, satisfait et fier comme un larron en pâte !

« T’es vraiment extraordinaire toi ! T’as mérité ton *gloubi-boulga* mon pote ! J’te jure que là où on va, je t’en donnerai plein !

— Quelle sorte de drogue ?

— Plein j’te dis, et de toutes les sortes ! Plein rien que pour toi ! »

Bouffé d’amour j’lui ai fait un gros câlin, j’lai pris immense dans mes bras, j’en faisais même pas le tour, mais la vision du couple de gamins derrière me fit redescendre de mon nuage, d’un coup.

Le garçon avait le visage tout abîmé, le nez fraîchement cassé et l’arcade défoncée, bleue. La petite nana à ses côtés n’avait pas fière allure non plus, des fringues dégueulasses, un visage fatigué et un gros ventre Kinder qui cachait une surprise dedans, gros comme sur le point d’exploser... Leur chien famélique se mit à gueuler alors que j’approchais d’eux, fièrement cintré dans mon costume Valentino.

« Ta gueule le chien ! Ta putain de gueule ! C’est un dinosaure gentil mon copain ! »

La fille me lança un « Vous voulez quoi, putain... »

Je me suis agenouillé derrière eux sur l’espèce de plateforme en carrelage merdique derrière les sièges en plastique moulé du quai de la station de métro où ils se tenaient assis, et j’ai posé une main douce et chaude sur leurs nuques, légèrement plus ferme autour du cou de la nana qu’essayait de se retourner pour me regarder...

« J’suis venu avec mon copain Dinosaure rien que pour vous... »,

j'ai commencé à chanter, doucement près de leurs oreilles, pendant que Dinosaurus se mettait à danser comme je le lui avais montré...

« Voici venu... le temps... des rires et des chants, dans l'île aux enfants c'est tous les jours le printemps, c'est le pays... joyeux... des enfants heureux, des monstres gentils, oui c'est un pa-ra-dis ! »

La fille apeurée : « S'il vous plaît monsieur... »

« Ce jardin... n'est pas loin..., car il suffit d'un peu d'imagination, pour que tout, tout près de vous poussent ses fleurs, ses rires et ses chansons ! » Elle : « Laissez-nous tranquille... »

Moi : « Si seulement... vos parents..., avaient envie de vivre dans notre île, tout serait... beaucoup plus gai, et pour chacun la vie plus facile ! »

La fille se mit à chialer enfin, c'était plutôt des larmes qui ruisselaient en silence mais c'était normal ! Dinosaure faisait cet effet parfois aux enfants malheureux car trop jeunes pour l'avoir connu dedans la télé.

Alors j'ai chanté le dernier refrain très doucement, histoire qu'ils s'imprègnent bien des paroles...

« Et le soir, dans le noir, quand bien au chaud, votre journée s'achève, vous pouvez nous inviter, à revenir chaque nuit dans vos rêves... »

J'ai enchaîné sur les *lalala* pendant que Casimir mon ami dinosaure tournait de plus en plus vite et le miracle se produisit enfin, le garçon se mit à rire aux éclats, bientôt suivi par la fille.

J'ai pris les pattes avant du chien qui gueulait toujours comme un con pour le faire danser avec nous, avec Casimir et moi, et puis le métro s'est pointé sur le quai, nous sommes montés dedans en dansant et en leur faisant des « au revoir » de la main.

***

« DACHKA ! IL EST OU MON *GLOUBI-BOULGA* ? »

Lorsque mon ami Dinosaure commençait à m'insulter en russe, c'était pas très bon signe.

J'lui ai certifié pour le calmer :

« Ça arrive mon pote, ça arrive... Ton *gloubi* arrive... »

Les gens commençaient à nous observer, suspicieux...

« C' EST QUOI COMME *GLOUBI* ? »

— C'est... de... De l'héroïne, ouais ! De l'héroïne !

— Ahhhhh...

— Ouais c'est pour ça que nous sommes tous là, c'est pour ça que toute cette foule attend ! Y a une distribution massive de *gloubi-boulga* ! »

C'est le moment que choisit la vieille pute pour se pointer sur l'estrade et s'installer dans un fauteuil, un type ajusta le micro, j'en profitai pour écrire trois mots sur une feuille déchirée que je tendis à mon ami du crétacé avant de m'avancer vers la première rangée de la conférence, soulagé de mettre une distance avec l'ami des enfants en colère.

Le vieux commença à dire trois conneries et je me suis joint à la foule qui l'acclamait, tout en surveillant Casimir du coin de l'œil déchiffrer le bout de papier. Je savais avoir un peu de temps, en bon dinosaurus Casimir lisait lentement le français – étrangement Casimir semblait plus habitué au russe – et alors que j'acclamais le vieux travelo sur la scène de « BRAVO BRAVO ! », je vis la gueule du dinosaure passer de l'orange au rouge cramoisi !

J’avais écrit sur la feuille « Le vieux qui est arrivé derrière le micro a mangé tout ton *GLOUBI* ! ». Casimir s’élança vers la scène, je me mis à gueuler « AU SECOURS, ARRÊTEZ CE DINOSAURE ! », un membre de la sécurité s’interposa, inconscient, face à Casimir qui l’étala d’un grand coup de poing, ce qui déclencha l’hostilité générale de la sécurité qui le jeta au sol.

Le bordel ambiant me permit de monter discrètement sur scène. Vous avez vu la suite au journal télé vous savez, le type harmonieux en costume cintré Valentino qui assena un grand coup de marteau à l’arrière du crâne d’Alain Badiou avant de s’échapper !

Avec mon pote dinosaure nous avons regardé les images en boucle en rigolant plus tard, comment Badiou était soutenu puis évacué, l’œil hagard et le crâne tout éclaté...

Ce qui est dommage dans cette histoire, c’est que les journalistes ne firent pas leur putain de boulot correctement. Dans le cas contraire vous auriez pu admirer le come-back spectaculaire et éructant du plus gentil dinosaure de la terre !

***

Okay, mon ami le dinosaurus nous épiait du coin de la rue, seules ses deux grosses billes oculaires dépassaient de l’angle du mur... MAIS QUEL SPECTACLE !

« Hummmmmffff

« Quoi qu’est-ce qu’il y a ? Pourquoi tu te marres ? » me demanda le dealer...

« Rien putain rien...

— T’es bizarre toi, t’es défoncé non ?...

— ...non !

— Tu veux quoi exactement ?

— Le monde Chico, plus tout ce qu'il y a dessus ! Hummmmfff...

— Putain...

— Tout ce que t'as, je te l'ai déjà dit, c'est pas pour moi mais pour un di...

— ...quoi ?

— Un ami, c'est pour un ami. J'veux tout ce que t'as, tout ton *gloubi-boulga*, et j'suis prêt à payer dur pour ça !

— ...

— Merde j'ai plein d'oseille en trop, t'as vu mon costume ? C'est un Valentino...

— ...

— Tu te décides ouais ? Je te prends tout ce que t'as, tout ce que tu peux me trouver, on va chez toi et...

— Non toi tu vas nulle part, tu m'attends ici...

— On t'attends ici, ouais hummmmmmmfff »

Impossible de partager ce moment hilarant avec le dealer, impossible de lui dire que dans son dos, y a carrément un dinosaure orange avec des yeux trop rigolos qui dépassent du mur, j'ai de plus en plus de mal à me contenir ! Mais ça faisait partie du concept « d'embuscade » exposé par Casimir quelques heures plus tôt. Comme en Tchétchénie, m'avait-il dit : « Il ne faudra pas que tu ries. »

Je ne savais pas que les Dinosaurus faisaient l'armée puis la guerre, mais ça expliquait pas mal de choses, comme l'absence de Casimir, qui me manqua si cruellement toutes ces années.

J'me disais que si Casimir avait continué son petit manège dans la télé, ma vie aurait été différente, j'aurai suivi ses aventures – même

adulte ! Ouais... À chaque étape importante de ma vie, je l'aurais regardé, quitte à me cacher (nous possédons tous quelques habitudes honteuses...)

J'étais trop minot pour que son enseignement me sauve, je ne comprenais pas grand-chose à l'époque. Il pleuvait derrière la vitre, et assis en tailleur je le regardais danser et chanter, hagard comme le sont tous les enfants trop petits pour comprendre comment tourne le monde !

Même si mes souvenirs se résument à un sentiment cotonneux et rassurant, je sais que je lui dois le peu de bon qui me compose. Le peu de bon... Le bon d'avant vous savez, avant le costume cintré Valentino, avant que le reste entre en moi, toutes... ces choses...

***

Il était assis dans le canapé du salon, je suis revenu de la cuisine avec deux tasses de tisane, je lui en ai tendu une et je me suis assis face à lui, par terre sur le tapis, en tailleur, comme un clin d'œil à cette époque où je le regardais enfant, mais il n'eut pas l'air de relever, Casimir ne devait pas voir les enfants à travers le poste de télé. C'était évident, je le savais, la télé ne va que dans un sens, une ascendance de haut en bas, comme une force, une main puissante, un coup asséné sur la nuque et contre lequel on ne peut rien, les vaches dans l'abattoir, elles tremblent tellement sur leurs pattes comme si elles avaient froid avant de tomber...

Heureusement que la télé est aveugle, car si Casimir avait pu voir tous les enfants chez eux, voir tout ce qu'il se passait, entendre leurs cris et leurs hurlements... Casimir serait devenu cinglé !

Mon ami Dinosaure obèse et orange porta la tasse à ses lèvres. Il

perdit sa voix rigolote pour une voix grave, une voix d'homme, avec un accent russe à couper au couteau. J'aimais pas trop quand il faisait ça, je ne comprenais pas pourquoi, parfois, il s'amusait à imiter un russcof, mais c'est à ce moment-là qu'il m'expliqua son absence, l'armée et la guerre.

« Tu as fait l'armée en France toi hein ! Sykoun ! Goskoye tu connais ? Hein !? Des champs mon ami ! De la... boue, c'est comme ça qu'on dit ? De la boue, partout ! On coupait les oreilles tu sais ? On est fou là-bas à Goskoye ! Tu es fou mon ami hein ! Tu crois que je suis un dinosaure ahaha ! Une île avec des enfants ! C'est ce que tu dis ! Les enfants... Les enfants ils jouaient quand même tu sais ? Tout est détruit à Goskoye, mais les enfants jouent ! Parce que ce sont des enfants... »

Je ne comprenais pas trop où il voulait en venir, mais je comprenais quand même que Dinosaurus était triste, son absence à la télé avait dû le marquer aussi, comme nous, tous les enfants de la Terre. Et je savais ce qu'il fallait faire pour que ça s'arrange ! Casimir avait besoin de *gloubi-boulga* massif ! Ça lui rendrait le sourire ! Et puis pourquoi pas, peut-être après retournerait-il dans l'île aux enfants ? Dedans la télévision ? Même s'il était trop tard pour moi, il pourrait alors sauver un tas d'autres enfants !

« Je connais un type qui a du *gloubi*, plein ! Enfin je le connais vite fait de soirées, mais je sais qu'il en a plein ! C'est un sale enfoiré de merde, je ne pense pas qu'il nous en donnera, je pense qu'il voudra de l'argent... »

C'est là que Casimir me parla d'embuscade « comme en Tchétchénie ».

***

Le dealer n’avait pas voulu que je l’accompagne mais Casimir avait prévu le coup, en bon dinosaure magique ayant appris plein de trucs en Thétchénie, c’est lui qui l’avait suivi ce soir-là.

Et puis Casimir disparut comme ça de ma vie, je n’eus plus de nouvelles pendant trois jours.

Je suis quand même resté à l’appartement, sortant seulement pour acheter des cigarettes. Bien qu’il eût mes clés, je voulais être présent lorsqu’il reviendrait, je ne voulais pas qu’il pense que je me désintéressais de lui, à l’image du monde qui se souciait si peu de ce qu’il devenait. Moi j’avais toujours gardé espoir, son souvenir avait toujours été caché au fond de mon ventre oui, bien au fond. Je me souviens qu’il y a de ça... peut-être dix ans, je m’étais rendu dans une boîte de nuit, le *Queen*. Ils en parlaient à la télé et partout, Casimir faisait des spectacles dans des clubs, mais ça s’était mal passé. Entouré de jeunes gens débiles et hystériques, l’excitation que je ressentis lorsque la musique du générique éclata fit vite place à l’horreur et au désespoir, quand je vis monter sur la petite estrade un type en costume, le costume de Casimir. Un spectacle grotesque et répugnant qui faisait rire la foule, nauséeux j’étais au bord des larmes. On aurait dit que Casimir avait été dépecé puis qu’un connard avait revêtu sa peau, c’est ce que je croyais. Je m’étais jeté sur la scène et je l’avais frappé, mon poing rebondissait sur le costume mou, l’homme déguisé tomba au sol emmêlé à moi qui ruait à coups de poing et de pied, les types de la sécurité me traînèrent à travers la boîte et me jetèrent dans la rue.

Je tournais chez moi je tournais comme un lion en cage pendant trois jours. J'enquêtais un peu sur les réseaux, je prenais la température, aucune rumeur à propos de son come-back, Casimir le dinosaurus avait encore disparu. Et puis j'ai réfléchi un peu à tout ça, à notre relation. Au deuxième jour je commençai à ressentir de la colère. Faut croire que les dinosaures étaient des gens comme les autres, comme toutes ces personnes entrées dans ma vie en attendant toujours quelque chose, tous ces hommes et ces femmes que Casimir n'avait pu sauver et qui vous déversaient leur paquet de merde sombre, planqué à l'intérieur. Bien sûr j'attendais aussi une chose de Casimir, je voulais qu'il reprenne sa place à la télévision et qu'il sauve tous les enfants de la Terre. Ce n'était pas une attente égoïste, et dans mes souvenirs, Casimir semblait plus heureux dans l'île aux enfants, bien plus que dans sa putain de Tchétchénie ou même ici, à Paris, alors ? Après tout ce que j'avais fait pour lui... Je l'hébergeais, je monopolisais mon énergie pour lui trouver son *gloubi*, je lui avais même acheté un téléphone portable pour qu'il puisse me joindre, et voilà comment il me remerciait, pas un appel, aucune nouvelle, rien !

Le deuxième jour au soir mon téléphone sonna enfin. Ce n'était pas lui mais mon cœur bondit fort à la lecture du prénom qui s'afficha. Sa voix redevint instantanément familière, elle me dit simplement :

« C'est moi.

— Oui ! Ça va ? Je suis content que tu m'appelles, je suis vraiment très heureux de t'entendre...

— Je te téléphone parce que tu me l'as demandé.

— Ah. Oui.

— Par mail. Tu m'as envoyé un mail disant que c'était important.

— Oui, oui ! Mais parlons de toi, ça va ?

— Qu'y a-t-il ?

— Ah... rien, je voulais seulement te donner des nouvelles, ce genre de truc...

— Ah...

— Il m'arrive quelque chose d' incroyable en ce moment ! Je suis pote avec... avec un type de la télé tu sais ! Je l'aide à revenir à l'antenne !

— C'est qui ?

— Tu ne connais pas, t'étais trop jeune.

— Tu vas écrire pour lui ?

— Non AHAHA il n'a pas besoin de moi pour ça ! Non je l'aide à... à avoir ce dont il a besoin, voir des gens, tout ça...

— D'accord.

— Ouais.

— Bien.

— Ça va toi ? Raconte-moi un peu tes trucs ?

— Oui. Écoute, nous étions d'accord, on avait dit qu'on ne garderait pas contact...

— Je t'aime, reviens ! On se remet ensemble et puis tout ira bien. On se remet ensemble et ça sera bien, tu te souviens comment c'était bien, hein ?

— Non ce n'était plus bien. Je ne vais plus te téléphoner alors ne m'envoie plus de mail s'il te plait, ça ne sert à rien...

— Mais on peut parler gentiment, non ? ON PEUT PARLER, PUTAIN ! »

Au deuxième jour je commençais à ressentir de la colère. Faut croire que les dinosaures magiques étaient des gens comme les autres, identiques à toutes les personnes qu'étaient entrées dans ma vie,

comme cette femme qui m'avait aimé et qui me trouvait si bien avant de changer d'avis ! Un peu avant qu'elle ne parte, j'avais senti en elle la même chose qu'avec ce putain de foutu dinosaure, de l'agacement. Casimir n'en avait plus rien à foutre, son *gloubi-boulga* était la seule chose qu'il avait en tête, ouais et rien à foutre du reste, il n'en avait plus rien à foutre de sauver les enfants !

Le lendemain j'avais décidé de changer mes serrures, la clé que je lui avais confiée, il pouvait se l'enfoncer bien profond dans son fondement de dinosaure ! Mais je n'ai pas eu le temps de mener à bien ce projet, j'ai entendu trifouiller dans la porte et il réapparut soudain.

Casimir, une sale gueule fatiguée, partit s'affaler dans le canapé.

Moi, j'ai pas pu résister à sa trogne de Dinosaure, alors j'ai été dans le coin-cuisine pour lui préparer un thé.

« J'ai suivi le type chez lui mais il n'avait rien ! Rien ! J'ai besoin d'héroïne, derevo ! Le *gloubi-boulga* c'est l'héroïne, tu comprends ? »

J'lai laissé dire, ou plutôt je me suis forcé à fermer ma gueule. La joie des retrouvailles s'effaçait déjà au profit de cette colère qu'il faisait monter en moi.

J'lui ai répondu avec hargne « Qu'est-ce que j'en ai à foutre de ton héroïne, hein ? »

Je partis me doucher mais comme fallait que ça pète, je claquai tout dans l'appartement, la porte de la salle de bains, les portes de l'armoire, j'ai foutu des coups de pied et de poing dans les murs, dinosaure ou pas, fallait pas trop qu'il me cherche !

Je l'ai senti moins arrogant lorsque je sortis de la douche, il me regarda penaud, avec sa bouche qui souriait tout le temps et ses deux trous de narines géants.

« Qu'est-ce qu'il y a, mon ami ?

— Quoi mon ami, quoi ? Qui ? De qui parles-tu ? C'est moi ton ami ?

— Oui. Tu es gentil avec moi…

— Ouais bah va falloir que tu dégages ! Tu pues des pieds Casimir, comme un bonhomme ! T'enpuantes mon appartement, j'ai l'impression d'habiter dans une salle de boxe !

— Qu'est-ce que j'ai fait de mal ? Explique-moi ?

— Tu te pointes ici comme dans un hôtel [bon dieu on dirait ma mère], t'as que ce putain de *gloubi-boulga* en tête, et même si je sais que ça te rend cinglé... putain ! Y a que ça qui compte ! Moi, je me crève le cul à trouver un moyen pour que tu retournes dans la télé, et tu te barres pendant trois jours sans donner de nouvelles ! »

Un silence gêné s'ensuivit. Le dinosaure prostré me dit enfin :

« Je te demande de m'excuser. J'avais des gens à voir.

— ...

— Je suis heureux que tu sois mon ami mais... Il y a des choses que je ne comprends pas. Je ne te comprends pas. C'est de ma faute.

— ...

— J'aimerais t'emmener voir ces amis. Parce que tu es mon ami c'est pour ça. J'ai besoin de ton aide pour aller à la télévision. Comme tu es mon ami je vais te présenter à mes amis, d'accord ? »

C'est un peu ça la magie des dinosaures, je ne lui en voulais plus ! Casimir avait disparu de la télé pour se retrouver pendant des années en Tchétchénie. Je ne savais pas exactement ce qu'était ce foutu pays, seulement que ça n'avait pas l'air terrible lorsqu'il m'en parlait, je devais me montrer patient et compréhensif.

« D'accord ! D'accord je te suis !

— Il faut que tu mettes ton beau costume de Valentin pour les voir.

— Mon quoi ? Mon quoi ? »

Il me regarda interloqué, sur la défensive, je le repris :

« Mon costume Valentino ! C'est une marque, on dit Valentino ! » J'éclatai de rire et lui aussi, même si je le soupçonnais de ne pas comprendre pourquoi.

Je ne m'étonnais plus de voir Casimir passer les tourniquets étroits du métro avec son gros ventre, comme tous les autres espaces que je n'imaginais pas adapté à sa forte carrure de dinosaure. On s'habitue à tout il paraît, même à la magie, alors je ne me posai plus de questions lorsque je le suivis et traversais l'étroite porte du restaurant aussi glauque que vide.

Casimir m'avait mis la pression pendant le trajet en métro, il ne voulait pas que je parle. Ses amis n'étaient pas très intelligents, « ce sont des Tchétchènes » m'apprit-il, aussi il fallait que je la ferme et que je reste calme, c'est ce qu'il me répéta tout le temps.

***

Casimir était parti « voir d'autres Tchétchènes » avant le restaurant, et j'étais resté paralysé chez moi, j'avais pas vu la journée défiler, comme si une mygale m'avait mordu ou piqué. Mordent-elles ou piquent-elles ? Il faudra que je me renseigne. En tout cas une mygale m'avait piqué, j'en étais presque sûr, et ces choses arrivent plus souvent qu'on pourrait le croire. Je me rappelle, il y a des années, ça avait fait la une des journaux, un client s'était fait mordre par une de ces saloperies dans un petit supermarché. L'énorme araignée monstrueuse recouverte de poils s'était cachée dans un régime de banane. Les mecs au pays ne l'avaient pas vue, et la mygale s'était

retrouvée empaquetée dans la soute d'un avion, direction la France. À cause du froid, la bestiole s'était endormie pendant le vol pour se réveiller fraiche et putainement vénère dans un petit supermarché français.

Peut-être que cette aventure m'est arrivée, et qu'en fait, cette histoire n'a jamais existé ! Il s'agit peut-être de moi qui gît allongé comme un con sur le carrelage froid d'une supérette au rayon fruits et légumes. Les yeux révulsés, je bave de la mousse très blanche, les autres clients paniqués appellent le personnel, une vieille dame certifie que j'ai crié en plongeant ma main dans les bananes, juste avant de m'effondrer elle prétend avoir vu une araignée énorme sortir puis se cavaler sous les présentoirs d'aluminium.

Voilà l'explication à tout. Pendant que j'attends délirant les secours, je vis ailleurs une vie rêvée, paralysé et dans un état d'empathie constant.

Combien de temps allaient mettre les pompiers ?

Combien de temps allais-je rester encore ainsi ? Et soudain une question, je me demande si la vie que je trouverai à mon réveil sera mieux que celle d'aujourd'hui.

Bref, j'avais passé la journée à me poser une question primordiale qui n'avait absolument rien à voir avec cette histoire. Une question dont il me fallait la réponse afin d'y voir plus clair, quelque chose de très, très important. Je n'avais pas trouvé cette fameuse réponse et pire, je ne me souvenais même plus de la question. C'est pour ça que j'avais échafaudé cette histoire de piqûre de mygale, c'était dans le but d'expliquer pourquoi j'avais passé ma journée à réfléchir sur une question que j'avais oublié d'énoncer !

Et puis le bruit de la clé qui tourne dans la porte, et l'entrée de

Casimir mon pote dinosaure finissent de chasser mon trouble. Il me tend quelque chose d'empaqueté dans du papier journal, « Un cadeau pour mon ami ». Je le prends, je déballe. Un flingue ! C'est un flingue de métal lourd qui repose dans ma main ! J'enserre Dinosaurus dans mes bras pour le remercier, j'essaye de le soulever pour le faire danser. Il se marre et me dit qu'il pensait que c'était une bonne idée, rapport aux jeux vidéo de guerre sur lesquels il m'avait vu m'exciter ! Je vais dans la salle de bains jouer la scène de Heat face au miroir, quand le taré braque son arme sur un convoyeur agenouillé. « Qu'est-ce que tu veux ? Baisse le regard ! BAISSE LE REGARD ! »

Ensuite j'enlève mon t-shirt, je gonfle mes muscles, puis je sors de la salle de bains et pour rire, je braque l'arme très près de la tête de Casimir qui s'est assis dans le canapé devant des clips.

« POLICE ! FAIS VOIR TES PATTES, FAIS VOIR TES SALES PATTES DE DINOSAURE ! »

Mais Casimir ne rigole pas, d'un mouvement rapide et précis il me désarme en me tordant le poignet, enlève le magasin de l'arme puis fait coulisser la chambre afin d'en éjecter la balle. Il me rend ensuite mon cadeau en me le plaquant contre le ventre, je reprends l'arme dépité, il me dit « Voilà, va jouer maintenant, c'est bon ! »

Calmé par sa réaction je m'assois à ses côtés, Casimir regarde des clips.

Je lui dis : « Tu sais que je t'ai déjà vu il y a très longtemps ? Tu savais que je suis déjà venu dans l'île aux enfants ?

— Quoi ?

— Ma mère faisait le ménage dans les locaux, des fois elle partait travailler là-bas, elle venait me chercher puis me laissait chez le gardien. J'en avais marre, je disais rien mais ce que ça me saoulait ! Assis immobile sur une chaise à regarder l'horloge murale et ses

aiguilles parcourir le chemin si doucement vers le sept ! Dix-neuf heures, c'est le moment à peu près où ma mère finissait. Bref, un jour des gamins ne vinrent pas, malades, ma mère me proposa. C'était plein d'appareils, plein de fils, pas du tout comme à la télé, mais bizarrement lorsque je me suis assis sur l'herbe dessinée, j'y étais, j'étais dans l'île aux enfants. Toi t'avais chanté, tu te souviens de moi ?

— Non.

— Oui... Oui c'est bien ce que je me disais. J'ai beaucoup changé, et t'as vu beaucoup d'enfants là-bas... »

***

Dans le restaurant de ses amis tchétchènes au début, les choses ne se sont pas parfaitement passées.

« *Svlabat stachoneif koulagla glaglagla...* »

Je tentais de les imiter en répétant phonétiquement tout ce qu'ils disaient, les types l'avaient mal pris, ça m'avait crié dessus jusqu'à ce qu'un des hommes, sûrement contrarié d'avoir une si vilaine face, se jette sur moi, totalement excité. Nous avions commencé à nous battre vaillamment – bon dieu si Casimir ne m'avait pas interdit de me munir de mon cadeau chargé je les aurais tous flingués ! – mon pote Dinosaurus nous sépara, prétendant à ces hommes que j'étais vexé de ne pas comprendre ce qu'ils disaient, et j'étais pas d'accord avec cet argument, ce qu'ils pouvaient dire ou faire, franchement, j'en avais rien à foutre.

Mais je me tus, oui, et bien sagement, parce qu'après tout il s'agissait des amis de mon pote Dinosaurus ! C'est ce qu'on appelle faire preuve de respect, je crois.

« Fou ! Ton ami est un fou ! »

Pour leur prouver le contraire Casimir Dinosaurus nous emmena dans les cuisines, derrière, où il me demanda de mimer, de leur montrer que j'avais parfaitement compris ce qu'il me faudrait faire.

Harmonieusement cintré dans mon costume Valentino, je m'en suis donné à cœur joie !

Devant les réactions tièdes de ce public glacé je recommençai encore une fois, version moins volubile, plus « épurée ».

Seigneur ce que ces Bulgares tchétchènes pouvaient être ennuyeux !

Plus tard dans le métro qui nous ramenait, je demandai à Casimir,

« Dis-moi mon pote dino, j'ai pas trop compris l'intérêt de le braquer, ce club...

— CHUUUT... Baran ! Mes amis... Ils savent. Beaucoup d'argent ce soir-là !

— Ouais et alors ? C'est encore pour ta saloperie de *gloubi-boulga* ? »

Casimir m'observa en silence et pendant un long moment, réfléchissait-il ? Se trouvait-il gêné par ma remarque ? Avait-il bien compris le sens de ma question ? Difficile de le dire, ses années en Tchétchénie avaient salopé son français et la plupart du temps, ses expressions faciales se résumaient à deux grosses billes oculaires blanches surmontant un sourire éternel un peu idiot.

« Toi, tu ne réfléchis pas ! Qu'est-ce qu'on fait avec l'argent ?

— J'sais pas Casimir, dis-moi on fait quoi ?

— L'île avec les enfants dedans !

— L'ÎLE AUX ENFANTS ?! Tu me parles d'une boîte de production là ? »

Casimir acquiesça gravement !

« ATTENDS ! Attends... C'est énorme pour nous, tu imagines ce que ça implique ? D'un autre côté... On serait libres ! Indépendants d'une grille de programmes à la con ! On pourrait... On pourrait même faire traduire nos épisodes, et les diffuser dans... dans le monde entier ! On pourrait sauver un tas d'enfants !

— Voilàààà mandyouk, tu comprends !

— Et tes amis... ?

— Ils vont nous aider. Les caméras, les lumières... Mes amis, ils vont faire tout ce qu'il faut pour l'île avec les enfants ! »

Notre rêve s'approchait à grands pas, ce que j'étais excité !!!

***

Ça s'est bien passé au départ, le plan, comme sur des roulettes !

Tout de Valentino vêtu je me suis pointé à la porte, et je suis entré en souriant dans le club.

J'ai fait attention à ne pas déposer ma veste au vestiaire, afin de garder mon cadeau chargé bien caché dessous !

J'ai pas dansé comme un fou, j'ai sagement commandé un coca, Casimir s'était montré pointilleux, il m'avait noté sur un pense-bête « pa d'alcole ! Pa danssé ! », etc.

L'alarme de mon portable se mit à vibrer quarante minutes avant les deux heures, je me suis dirigé tranquillement vers le fumoir, comme convenu.

Casimir et ses amis avaient raison, le fumoir offrait une vue magnifique sur le petit escalier de service qui montait au bureau de la direction ! Si vers les deux heures du matin ça s'agitait dans le coin …

***

La petite nana dans le fumoir m'intriguait, elle avait les bras dessinés, une coupe rasée platine, des yeux verts et des fringues de garçon : très étrange.

« *Hey*, t'as du feu ? » me demanda-t-elle.

« Ouais ! Sinon t'as quel âge ? »

Pour toute réponse je reçus un grand sourire plus deux majeurs tendus, assez désagréable.

« C'était pour savoir si t'avais connu cette émission qui passait à la télé, mais peu importe ! T'as de belles dents, bien grosses et bien blanches, c'est déjà ça.

— Quelle émission ? Tu parles de quoi ?

— L'île aux enfants !

— Ouais j'connais ! Ce truc avec ces dinosaures débiles !

— C'EST TOI LA DÉBILE AVEC TES TATOUAGES DE CONNASSE !

— Merde t'es grave toi, t'es en pleine descente, me cries pas dessus !

— Je parle pas avec toi ! Fous-moi la paix, je suis en mission.

— Ah ouais ? Et quel genre de mission ?

— Avec des amis russes ont va refaire l'île aux enfants !

— En Russie ? »

Mais putain ce qu'elle pouvait être lente !

« T'es un genre de producteur ? » demanda-t-elle ensuite,

« Ouais, on peut dire ça puisque je vais mettre des billes dedans ! Mais je m'occuperai aussi de l'artistique, surtout au début. Je devrais pas dire ça, mais parfois Casimir me semble complètement largué, c'est très dommage.

— Je pourrais avoir un rôle moi ?

— J’sais pas, y a pas de jeune fille normalement, en plus t’as des tatouages de pute.

— Bah alors je pourrais le sucer Casimir, hein t’en dis quoi ? »

Je l’ai bien regardé qui me souriait, difficile de dire si la fille se foutait de moi.

« Même si t’es de petite taille je te trouve un potentiel inquiétant, tous ces trucs dégueulasses que tu racontes tout le temps...

— Ohhhh arrête ! Je pourrais être une sorte de DJ, t’en dis quoi, hein ? Écoute ça, c’est mieux que la merde qu’ils passent ici ! »

La fille enleva ses gros écouteurs du tour de son cou et me les plaça sur les oreilles en dansant, elle et moi étions très près, j’ai réfléchi sérieusement à sa proposition en dodelinant de la tête, il est vrai que ce son électronique était bon.

De toute façon je pensais déjà à quelques remaniements.

Je ne comptais pas reprendre Hyppolite, le cousin vert de Casimir. Pour moi il s’agissait d’un clone de Casimir inutile et plus con. Léonard le Renard resterait bien sûr ! Le marchant de ballon aussi, mais pas la vendeuse de bonbons, à moins que ce ne soit l’inverse ? J’étudierais au mieux la question !

« POURQUOI PAS ? JE VEUX DIRE, LES ENFANTS MÉRITENT AUSSI D’AVOIR DU BON SON !

— Mais arrête de hurler ! »

J’enlevai son casque.

« Les enfants aussi méritent du bon son ! Sur l’île tu pourrais faire ET DJ ET vendeuse de bonbons ? Faut que j’en parle à Casimir, parce que ça veut dire que...

— Mais dis-moi, t’es vraiment sérieux quand tu racontes tous tes trucs, j’veux dire, réellement ?

— ... »

La petite nana pas futée s'est mise à onduler contre mon bassin en souriant de ses yeux verts et de ses grosses dents, mais c'est alors que quelque chose de dur s'interposa entre nous, mon flingue, dans son holster « MERDE DE MERDE ! », je me retournai précipitamment, trop tard, deux gros types armés montaient l'escalier, en furie !

« ESPÈCE DE PETITE IMBÉCILE SANS POITRINE ! T'as tout fait foirer ! »

J'ai sorti mon cadeau et je me suis précipité, trop tard, les deux gros étaient déjà entrés dans le bureau, un tas d'éclairs en sortit, plus des beats secs bien trop rapides pour la musique du club !

En haut des marches j'ai défouraillé sur les deux aux fusils qui se tenaient de dos, mais une rafale ennemie me força à battre en retraite, plaqué contre le mur, à côté de la porte je hurlais :

« CASIMIR MON POTE ! CASIMIR, EST-CE QUE TU VAS BIEN ?!

— UN ! IL EN RESTE UN VERS LE BUREAU ! »

Je fonçai flingue en avant *BLAM ! BLAM ! BLAM !* Un grand musculeux s'effondra, je mis une balle dans une cagoule qui se relevait – en théorie les cagoulés étaient des nôtres mais dans le doute...

« CASIMIR ! OU ES-TU CASIMIR ?! Réponds-moi je t'en supplie ! »

Aucun volumineux dinosaure orange dans la pièce, mais une pluie de billets qui tombait doucement, l'odeur de poudre et de sang, et puis des hommes morts ou agonisants.

J'en lâchai mon arme, j'en chialai bras écartés, écrasé par tout ce

drame !

Et puis au milieu du carnage une voix retentit, faiblement.

« Ici... »

C'était pas mon pote Dinosaurus mais un de ces Tchétchènes à la con sûrement, même si son visage ne me disait rien. Peut-être savait-il si Casimir était encore vivant, ou disparu par magie, réfugié dans l'île aux enfants ?

Je relevai la tête de l'homme d'une main délicate sous sa nuque.

« Casimir ? Où... »

Le Russcof toussa et sourit, il me dit :

« Ahh obmoudok ... Je crois... on fera pas l'île, hein... avec les enfants. »

Le type fit une bulle de sang comme de chewing-gum et mourut comme ça : il avait dramatiquement raison !

Alors je me suis relevé, mon costume Valentino trempé de sang, et puis j'ai compris...

Y avait pas de dinosaure !

Les Tchécthènes avaient fait sauter une porte, dans le parking, qui donnait sur une coursive qui elle-même permettait d'accéder à cette pièce via l'issue de secours ! Et y avait aucun gros cadavre rigolo et orange gisant tel un vestige du crétacé, y avait pas autre chose ici que des hommes crevés !

C'est la raison pour laquelle lorsque les flics me jetèrent à plat ventre dans les billets, malgré leurs cris et les genoux dans le dos, moi je regardais toujours cette foutue porte, l'issue de secours entrebâillée

qui donnait sur le parking par laquelle un vent léger soufflait...

Jenny Bigoude

Le Golvan

Compte bien ; voilà une semaine que je tiens. Sept jours, « dame » ! que je les crache, vomis, leur pète à la gueule ! De qui ça ? Mais tous ! Tout le monde ! Et c'est ça qui fait le drame, tu comprends ? Moi je pensais qu'au moins il me resterait une amie, une dernière, même Pierrick me lâche ! Et Omayma ? Nada. Je suis seule avec ma coiffe, ma coiffe sur la tête. Et quoi ! Ouais, ma coiffe ! Celle de l'arrière-mémé de papa qui se conservait gentiment dans le formole depuis deux guerres, tu penses ! Une relique ! « La mémoire » du pays ! LA Bretagne, mon frère, rien que ça ! Alors moi, j'en ai eu assez de la regarder comme une image pieuse, ma mémoire, et je me la suis foutue sur la tête, c'est là sa place, pas vrai ? « Jenny arrête tes conneries ! », « Jenny c'est quoi ce déguisement ? », « Tu vas pas aller au collège comme ça ! » , « Jenny vous quittez immédiatement cette... chose. »

J'ai tout subi, entendu, enduré, résisté: *Resistanza* ! C'est con, je ne sais même pas le dire, je connais pas un traître mot de breton ! Mes parents ne sont pas du genre *Diwan*, festnoz, laridé, kouign-amann et tout le *tralala* de brochures à touristes. On habite Nantes en limitrophe juste avec la coiffe de La mémé sous cloche. Ça faisait vraiment dégueulasse à regarder, tandis que sur mes jolis cheveux, bien épinglée, bien droite comme un menhir, tu vois, elle leur fait un putain

d’effet oui, un bon gros doigt d’honneur à tous, ma coiffe bretonne, un sacré doigt à leur crever les yeux ! Parce que ça ne dérange pas, tu comprends, non, ça tempête plutôt et pleines déferlantes ! Et qui donc regarde le monde s’agiter autour de soi, pénarde au cœur de son petit cyclone de dentelle à l’amidon ? Jenny !

Ça a tenu une semaine ; papa s’en est vite foutu, je pense qu’il ne m’a jamais reconnue, maman pleure et se cache des voisins, l’hiver tombe à point question bonnet. Moi je me les gèle un peu sous ma coiffe mais ce n’est pas le propos, c’est autre chose, c’est plus important, tu vois, mais je n’en sais pas grand-chose à vrai dire. En tout cas, elle est là, et je me sens sacrément là moi aussi avec. Tellement là qu’ils m’ont virée du collège. Une sorte de « rébellion », je me suis faite traiter de tout : de punk, de provocatrice, d’intégriste même !

De toute façon, je m’en branle le bigoudi. J’ai le cylindre plus raide que jamais et je les emmerde tous ! Tant que je sortirai de chez moi dans ce pays-là, chez moi merde ! je mettrai ma coiffe bien au sommet du crâne, c’est ça que je porte, c’est moi qui la porte et alors, parce que je la porte, il n’y a plus que moi.

Aujourd´hui avant de me lourder comme une illuminée, on m’a envoyée chez la psy, elle en est pas revenue. Elle s’exprimait avec ses mots simples pour malcomprenante du tiers-monde. Elle m’a tout servi : la place de la femme, l’émancipation, l’identité, le respect, *tralala*, mais quoi Jenny, mais quoi, ma fille, j’étais pas une bigoudène ! « Ça ne se fait plus Jenny ! » Justement ! Je m’étais décoiffée pour entrer dans son bureau, genre « on est en confiance, territoire neutre, zone franche, *Hugh !* » Puis je l’ai remise bien droite en sortant, vite et bien comme je sais faire maintenant. Une experte de la coiffe ; tout s’apprend et se désapprend si vite… La psy était

mortifiée, c'est fou comme ça se reconnaît d'un coup d'œil un regard civilisé qui te juge quand même, toi l'indigène... Je me suis sentie happée en arrière ; le Moyen-Âge, pas moins !

Ensuite j'ai tenté une dernière fois ma chance avec Omayma mais je crois que je lui fais peur à elle aussi. C'est moche, moi je croyais qu'on pourrait se rapprocher, qu'on aurait un point de convergence… On était sur le parvis, un peu pestiférées au milieu des autres basiques. Elle m'a considérée jusqu'en haut, jusqu'au ciel, elle a secoué la tête en me disant : « C'est même pas catholique ton truc », et puis elle a rabattu son voile gris sur son front et nous nous sommes quittées bêtement, comme deux chalutiers en eaux internationales.

Gros-Tania

Clélie Vian

C'était un dimanche soir et il pleuvait. J'étais assis au comptoir, sur ce même tabouret, et je buvais ma bière (Affli Triple Picon) en regardant le match. Des gars aux cheveux décolorés qui courent derrière une balle, personnellement, ça me les gonfle ; mais un dimanche soir, quand il pleut, qu'est-ce que tu veux faire d'autre ?

On était quatre dans le rade : Steph (le patron), Landry, l'Allemand et moi ; et comme on n'est pas des bavards et qu'on avait coupé le son de la télé, on entendait les mouches – deux énormes mouches d'un bleu brillant qui essayaient de prendre des bains de pied dans nos verres.

« Les chiottes sont encore bouchées ? j'ai demandé à Steph.

— Chez les femmes, ouais.

— Comment c'est possible ? a fait Landry. La dernière femme qui est entrée ici, c'était ta mère en 82. »

L'Allemand (un grand gars blond avec un accent abominable, et qui aurait aussi bien pu être autrichien, russe ou alsacien) a ricané. Steph a pas eu le temps de répondre, parce que Carlito a poussé la porte du bar et a manqué se casser la gueule sur l'unique marche de l'entrée.

Il était déjà ivre, ce con, débranlé des quatre pattes, et le pantalon taché de vin. En beuglant comme un veau, il s'est hissé sur un tabouret

et a commandé un whisky qu'il n'a pas bu. Il avait envie de parler au monde entier : au patron, à Landry, à l'Allemand, à moi, à la statue de James Dean à côté du flipper. Il racontait n'importe quoi, des trucs sur les étoiles et sur Jésus, des trucs qu'il avait vus, des trucs qu'il voulait voir, combien il nous aimait, combien on était des gars formidables. Je lui ai dit de fermer sa gueule.

« Je te parle pas à toi, je parle à lui », il a répondu en désignant l'Allemand.

Puis il a aperçu la télé, a traîné son tabouret devant l'écran et s'est laissé prendre aux images qui bougent. Steph s'est penché vers moi.

« Sa meuf l'a foutu dehors. Il a dormi dans sa caisse.

— Est-ce que c'est une raison pour emmerder les honnêtes gens ? »

La porte du rade s'est ouverte une deuxième fois. J'ai senti la fille avant de la voir : une odeur de sueur rance, de celle qui imprègne les rideaux et dont on ne se débarrasse plus. Elle était jeune et grosse, si grosse en réalité qu'on ne savait pas où commençait le corps et où finissait la tête. Ses yeux, petits et noirs, transpiraient à peu près autant d'intelligence qu'une paire de trous de cul de chats.

Elle s'est assise à l'autre bout du comptoir et elle a demandé un verre de flotte. Steph, qui était pourtant du genre à refuser une gorgée d'eau à un gosse du Sahel, n'a pas osé dire non.

« Putain, la vache… » a fait Landry, à mi-voix.

J'ai rigolé.

« Eh ben voilà, on a trouvé un nouvelle rombière pour Carlito. »

L'odeur atroce a lentement envahi chaque recoin du rade. J'ai d'abord cru que ça venait des chiottes, parce que c'est pas le genre de truc qui peut venir d'un être humain (d'un être humain vivant, je veux dire), mais non. Tu imagines un poisson à demi bouffé en train de se liquéfier sur un banc de sable au soleil de l'été ? C'était ce parfum-là.

La fille m’a souri. J’ai fait comme si je ne la voyais pas.

« C’est une infection, j’ai dit bien fort à Landry. Faudrait que quelqu’un lui explique que la flotte, c’est pas pour boire, c’est pour se laver. »

On a commencé à parler de la gamine de Steph qui avait voulu laver leur chien dans la baignoire, puis du frère de Landry qui avait viré vegan et des jeunes d’aujourd’hui qui se foutent des tampons d’alcool à 90 dans le fion. La meuf nous dévorait des yeux.

« Putain, t’as vu comment elle me regarde ? a dit Landry. Ça donne des sueurs.

— On dirait qu’elle nous déshabille », a marmonné Steph. On en était là, à regarder le monstre en faisant des grimaces, quand Carlito a traversé le bar. Il titubait toujours, mais avec une assurance de pochard, tête haute et grand sourire (de traviole). Il nous a fait un clin d’œil et a pris place à côté de la meuf. On n’était pas sûr de bien piger ses intentions.

« On fait quelque chose ? » a demandé Landry.

J’ai secoué la tête.

« Il se démerde. »

Carlito s’est lancé dans la causette. Il parlait des étoiles et de Jésus, des choses qu’il avait vues, de celles qu’il voulait voir, de ses potes qui n’étaient que d’horribles connards. La fille écoutait dans un silence religieux, ses lèvres molles à demi ouvertes, et elle battait frénétiquement des paupières comme pour s’assurer que Carlito n’était pas le fruit d’une hallu.

De ma vie, j’avais jamais vu une meuf aussi laide : un corps informe, une peau huileuse, des yeux vides, des narines qui auraient pu servir de hangars à péniches… Deux grosses perles bleues et brillantes glissaient dans ses cheveux.

« Oh putain, les gars, les mouches ! »

De notre côté du comptoir, on s'est mis à ricaner comme des bossus.

« Vous croyez qu'elle fait un élevage ? a demandé Landry.

— Elle est venue retrouver ses copines, a fait Steph.

— Faut lui dire qu'il y a une boum dans les toilettes des meufs. »

Carlito a posé sa main sur la cuisse de la grosse vache. Elle s'est penchée pour lui murmurer quelque chose à l'oreille.

« On devrait pas appeler les services sanitaires ?

— C'est la fourrière qu'on devrait appeler. »

Carlito a attrapé la main de la meuf et l'a entraînée vers nous. Elle s'accrochait à lui comme une survivante du Titanic à un morceau de l'iceberg.

« Bon, les gars, a dit Carlito, je me casse. Cette fille va me sucer la queue. Je connais pas son prénom, mais elle va me sucer la queue. C'est cool. »

La meuf a pas bronché. Pas esquissé le moindre début de grimace. L'Allemand a eu un sursaut d'humanité. Quand un de tes potes peut *pécho*, tu l'encourages, c'est normal ; mais quand ton camarade tient pas droit et que la fille en question est la reine des thons (ou des mouches), tu essaies d'enrayer la catastrophe. Il te remerciera plus tard.

« Charles, tu vas rester avec nous. Ça va pas le faire, là. »

On l'appelait jamais par son prénom (ou alors c'est qu'il y avait urgence), mais Carlito a pas eu l'air de comprendre.

« Bah non, je vais me faire sucer la queue. »

On a insisté, lourdement je crois, mais ça n'a pas suffi. Les yeux de la fille étaient vides. Carlito a adressé ses salutations les plus avinées à James Dean et il a quitté le rade au bras du monstre.

Après leur départ, on a longuement parlé de la meuf. C’est Landry qui lui a trouvé un nom : Gros-Tania. On a tous trouvé que ça lui allait à merveille. On a inventé une comptine en son honneur, un truc dégueulasse, avec des morpions qui faisaient du rafting. On ne se doutait pas que deux mois plus tard, on n’aurait toujours pas revu Charles.

Son téléphone est coupé. Peut-être qu’il a trop honte de son aventure. Peut-être que la meuf lui a bouffé le visage et que son corps repose au fond du canal. Peut-être qu’ils sont partis à Las Vegas pour se marier devant Elvis. Peut-être qu’on devrait faire une déclaration à la police. On hésite encore. On ne fait rien. Au fond, on n’attend qu’une seule chose : que Carlito refranchisse la porte du rade et qu’il nous raconte une histoire incroyable.

Over the rainbow

Xavier Bonnin

« Le vivant qui ne ressemble pas aux parents est déjà, à certains égards, un monstre car, dans ce cas, la nature s'est, dans une certaine mesure, écartée du type générique. »

Aristote, *Génération des animaux*, 4, 2, 767b (traduction P. Louis)

Elle se balance, assise à l'arrière, dans la petite voiture blanche qui ne roule jamais à plus de trente à l'heure, parcourant sans fin les routes, traçant des sillages en creux à travers le paysage de mon enfance.

Celui des rives terrestres ondoyantes, bordées de bois et d'herbe fauchée, au-dessus desquelles venaient battre les vagues de l'océan, à l'âge du crétacé.

On les voit passer, elle et lui, indissociables.

Le vieux conduit.

Sa peau est tannée.

Une casquette en pied de poule couvre le haut du crâne et la moitié supérieure de l'occiput, dégageant la nuque.

Comme offerte à un couperet invisible, une lame d'entre les temps, suspendue au-dessus de cette surface de peau brune, rasée chaque mois

au salon de coiffure de la Rue Nationale.

Son profil se découpe de façon nette, à travers le cadre que délimite la partie supérieure de la portière dont la fenêtre est la plupart du temps baissée.

Elle est assise derrière lui, tirant une langue épaisse, râpeuse, poussant des cris, riant parfois, dans tout l'éclat de cette nervosité maladive, hystérique, chromosomique, lèvres soulevées, spasme dégageant ses gencives roses, surplombées par deux rangées de dents noires.

Elle balance sa tête sur le côté, pousse des sifflements, animée par une mécanique subite, implacable, imprévisible.

Fait osciller avec une délicatesse presque inattendue des poches vides – des emballages de pâtes d'une marque italienne connue ou de boudoirs confectionnés à la biscuiterie locale – dont elle extrait un doux bruissement.

Le murmure des fibres de polyéthylène.

Elle les tient entre ses doigts nerveusement repliés.

Elle les agite doucement, battant un rythme connu et entendu d'elle seule, l'esprit poreux soulevant les nappes de silence, captant le chant des astres, l'activité aléatoire des particules qui s'entrechoquent tout autour.

Puis elle les abandonne, lorsque, à force de va-et-vient, à force de ce roulis discontinu, elles en deviennent muettes.

La pauvre petite, c'est ainsi que ma mère la nomme.

Le premier monstre, la bête mythologique de mon adolescence, jusqu'à mes dix-sept ans.

Mâchoire proéminente, cheveux bruns, plats et raides, coupés au carré.

La frange dégage un front étroit et deux yeux en amande qui jamais

ne se fixent sur un point et ne semblent jamais, non plus, luire d'un sentiment quelconque.

Elle est le premier être de l'incommunicable, celle qui, malgré toute l'affection, toute la tendresse, toute l'attention que je peux déployer, ne me donne rien en retour.

Rien d'autre que ce regard fermé, opaque, noyé dans ce visage lunaire qui jamais ne s'émeut.

Elle est le grand mystère, la première chape d'incompréhension contre laquelle je me heurte, le refus d'aimer et d'être aimé, le rejet au-dehors et du dehors, sans que rien, ni personne, ni aucune raison tangible, pas même celle de son handicap – j'ai lu plus tard avec stupeur que ces enfants-là étaient hypersensibles – ne puisse justifier l'indifférence alanguie, froide, mortelle, préfigurant celle du monde moderne auquel je n'ai jamais cessé depuis lors de me heurter, sans que mes propres différences ne légitiment mon existence parmi les autres, tous les autres, assemblés, coordonnés, dans ce vaste ensemble d'une cohérence douteuse que l'on nomme la société.

La promenade, chaque jour à dix-sept heures.

Elle attend devant la voiture, se balançant d'un pied sur l'autre, agitant ses poches. Le vieux quitte son transat, ferme les portes de la maison, se dirige vers le véhicule, abaisse le siège du conducteur : le plus difficile pour elle est de franchir la distance égale à la hauteur du carénage.

Chaussée de souliers ouverts à bride blanche – ses pieds délicats sur lequel « volute » le cuir découpé sont comme la trace inscrite d'une extrême féminité oubliée du corps de la mère et de son sexe, depuis la nuit des âges, transie par la difformité – elle bascule, s'appuie sur l'avant-bras du *pater*. On lit une forme de lassitude et de renoncement sur le visage du vieux : très légèrement voûté, plié sous l'effort, il

soutient la petite, apeurée par ce basculement de son corps au-dessus d'un vide d'une trentaine de centimètres. Elle se détache enfin de lui, effectue un quart de tour, bascule sur le siège arrière, provoquant une sorte de roulis à cause de l'affaissement brusque du poids de son corps sur les amortisseurs.

Le vieux s'installe et la voiture démarre, gravissant l'immense allée qui les sépare du reste du monde.

Vers dix-huit heures, le car de ramassage scolaire me dépose chez nous, à quelques kilomètres seulement de là.

On les croise parfois sur la route – à moins qu'ils ne soient déjà garés devant la porte.

Comme les voies communales sont étroites, la manœuvre dure un temps certain, une éternité même, durant laquelle tous mes petits camarades surplombent la petite voiture blanche et plongent le regard dans l'habitacle.

Il y a comme un déséquilibre, un vacillement perceptible du car dont les roues longent dangereusement le fossé, écrasant les boutons d'or, le trèfle et le liseron qui fleurissent en toute liberté çà et là.

Les enfants gloussent, me lancent des regards en coin avec une lueur moqueuse au fond des yeux, un vague sourire sur les lèvres, les commissures légèrement relevées évoquent le geste en tout point parallèle que tracerait leur index sur leur propre gorge en ma direction, très lentement, un peu plus bas, sur leur peau blanche et nue.

Néanmoins, ils n'osent pas se moquer ouvertement, car l'une des occupantes du car est la fille de l'aide subventionnée par l'état qui seconde le vieux, chaque jour : elle jouit d'une forme d'autorité dans son village et chacun la respecte.

Je suis en quelque sorte protégé par une nappe de silence et de rires étouffés.

J’ai honte.

J’ai honte d’avoir honte.

Toute mon étrangeté est matérialisée là, à quelques mètres au-dessous.

Elle frappe mon existence du sceau de l’infamie, à coups de chair hurlante.

Moi, qui depuis mon plus jeune âge suis regardé comme un garçon différent.

À cause de ce visage de fille que me renvoie mon reflet, à cause de cette sensibilité excessive qui n’a rien à faire là, parmi les petits paysans de mon âge occupés seulement à des jeux de garçons.

La rudesse des mœurs semble accompagner celle des cœurs.

À la petite école, je n’ai aucun ami.

Plus tard, au collège, je reçois chaque jour une insulte, une allusion basse, ceci jusque devant la porte de ma maison qui n’est plus un refuge depuis le jour où un jeune voisin qui passe à bicyclette m’apostrophe depuis la route : « Sale pédé ».

Sale pédé.

Sale pédé.

Cette insulte m’enterre au fin fond de moi-même.

Tout le monde sait.

Chacun se doute.

L’évidence se nie seulement chez moi, dans mon propre foyer.

On se trompe tellement à mon sujet.

Depuis ce jour, je vis dans un état de terreur permanent : je me rends parfaitement compte que suis devenu lâche au fil des ans, à force de me taire, à force de me dissimuler au regard de chacun, à cause de la multitude suspicieuse et mal intentionnée autour de moi, de cet avenir que l’on trace, de cette normalité dans laquelle on voudrait que

j'engage mon devenir, âme et corps.

Le soir, je contemple sans fin le plafond en chêne peint en blanc au-dessus de mon lit.

Je retrouve les mêmes aspérités qui sont comme les constellations d'un ciel à portée de regard. La lumière qui filtre à travers les vieux volets les rend à peine perceptibles. Je passe de l'une à l'autre, j'ai l'impression qu'elles m'observent aussi, et qu'elles contiennent la survivance de chaque arbre arraché, comme une mémoire des nuits immémoriales, avant que ne s'abatte le fil de la hache et du ciseau à bois.

J'ai du mal chaque soir à m'endormir.

Je pressens, j'anticipe le monde, je mesure sans ne rien connaître, perclus dans mon isolement.

Je récite les leçons apprises : des images venues d'un ailleurs inconnu me parviennent et s'ajoutent à la confusion de mon imaginaire galopant.

Autour de moi sept peluches se pressent, sept compagnons d'infortune que je borde soigneusement et qui m'aident à traverser la nuit.

Un soir d'hiver, je suis persuadé qu'on est venu murmurer des paroles mystérieuses à mon oreille, j'en hurle de terreur, réveillant ma mère qui m'assure que personne n'est entré dans ma chambre : ce souvenir rêvé reste étrangement vif durant plusieurs années, je garde la mémoire du souffle perceptible du visiteur, là où affleure la veine jugulaire, pendant de longues années.

Il y a quelque chose qui ne va pas chez moi.

Et ce quelque chose-là se trouve juste à côté, plus bas, au-dessous des vitres immenses du car qui cahute sur la route étroite.

Inscrit dans la chair de celle qui est, de fait, ma tante et qui se

balance, qui hurle, qui est promenée, montrée aux yeux de tous, dans ce véhicule blanc, comme une preuve évidente, anticipant cette tare qui bouleverse l'ordre de mes propres inclinations.v

À chacun de ses mouvements alternatifs, c'est un peu comme si on enfonçait un clou dans chacune de mes extrémités : je m'expose quotidiennement dans la société, en montant dans ce car chaque matin, ce car qui me conduit vers l'immense complexe fait de blocs parallèles dont je mesure mal les proportions.

C'est un supplice journalier de paraître au-devant de sa propre ombre.

Le travail de la petite est stationnaire : elle ne fait que marquer cette durée sans pouvoir elle-même échapper à la propre rythmique qu'elle génère.

Elle n'avancera jamais.

Je n'avancerai pas, non plus, ni avec, ni sans elle.

Sa langue démesurée, c'est ma parole qu'on étouffe, le verbe qui refuse de sourdre.

La difformité du corps matérialise ma non-conformité au monde.

L'arbre du grand-père en son extrémité avait voulu se prolonger, s'étirer à l'infini, jusqu'à elle, qui fut le huitième et le dernier enfant du couple formé avec ma grand-mère russe.

Je représente une autre extrémité, comme un nouveau poids qui déséquilibre davantage le rameau, celui de cette généalogie arrêtée, l'autre point d'orgue après lequel plus rien ne fleurira.

Je serai l'ultime paria, l'horreur d'entre les horreurs, l'espoir déçu, le renoncement vivant de mon père et de ma mère à toute idée même de réussite, le fer de lance tourné contre lui-même.

La petite a été la lame coupante qui a dissocié pour toujours mon esprit d'avec ma chair.

Son balancement, c'est le rythme de cette séparation, comme une brèche chaque jour agrandie.

Ses cris proviennent aussi des résonances d'une très grande douleur à venir.

Comme un écho qui me parviendrait depuis l'homme d' « *obsidienne regard* », fusionnant le dimorphisme dans le creuset de ses bras, depuis l'homme d'entre les continents, replié contre mes vertèbres, sueur vespérale passant d'un corps à l'autre, chaux vive du désamour, manteau de terre soulevé jusqu'à la roche, jusqu'au magma, chair liquéfiée coulant entre mes veines, nuque mordue jusqu'à l'apparition de la première faille du cœur, l'ultime déchirure qui laisse pantelant.

Je connaîtrai l'incendie, le corps brûlé de l'intérieur, la coque vide après la mue imaginale, le battement du cœur dorsal.

Puis la chape de silence, qui s'abat comme une condamnation.

Pour la vie.

Pour toute la vie entière.

C'est pour cela peut-être ses hurlements.

L'été, chaque matin, elle s'installe sur l'allée goudronnée, et, toujours se balançant, tient d'une main ses poches, et de l'autre saisit des graviers, élève son bras au-dessus d'elle, légèrement en avant, puis ouvre la paume et laisse tomber les cailloux sur le sol.

Le soleil tanne sa peau blanche.

On dirait qu'elle scande les heures.

Elle est devenue le métronome du temps de mon adolescence.

Elle procède d'une inutilité fondamentale et pittoresque qui plonge cette durée-là dans un rituel indéchiffrable.

Lorsqu'elle était toute petite, une publicité la faisait rire chaque fois qu'elle passait à la télévision.

Un jeune Mexicain portant un immense sombrero, tenait un biscuit couvert de chocolat noir.

On l'appelait de ce nom-là, de ce nom de disque en pâte sablée à double face, de ce prénom étranger, ibérique, portant toute la civilisation du soleil dans la vieille maison froide.

Elle aurait pu venir de n'importe quel âge, de n'importe quel pays, portée là comme une malédiction, comme l'anathème d'un Dieu au visage tellement immense qu'il toucherait la terre sans pouvoir baiser la chair suppliante de ses propres créatures.

Sans même trouver les mots, sans même amorcer le moindre geste vers elles.

Je ne l'ai plus jamais revue, depuis vingt ans.

Depuis la mort du vieux.

Je sais qu'elle est toujours vivante, qu'elle est prise en charge dans un centre spécialisé.

Est-elle devenue silencieuse ?

Ses hurlements résonnent encore quand je me souviens d'elle.

Mémoires de guerre

Laurent Voh An

Putain on leur a tiré dans la tronche toute la journée, non stop, *chtaba chtaba*, on s'allongeait, le corps bien posé sur le sol fécond et sa verdure magnifique mouillant de froid nos treillis tout solides, comme aux cours, fusil sur l'épaule, l'œil dans la lunette, la croix sur le petit bonhomme humain au loin, en face, le frère animal, et *bam*, une balle dans la tête, au mieux, enfin, c'était le but, dans la tête, le petit bout de métal assassin lancé comme un crachat démoniaque, jusqu'à la mère qui perd son fils, la veuve qui n'aura plus sa bite à la maison et les longs baisers d'amour ultime et essentiel, les orphelins, chaque balle lancée crée, là, et au loin, un putain de drame, des larmes absolues, et nous, on était là, allongés, comme pour une sieste noire, et *bam*, la balle partait et mettait 2 secondes pour atteindre la cible, moins de 2 secondes, souvent, tout le temps en fait, le type dans le viseur ne se baissait pas, juste, son cerveau explosait, ou son bras, ou autre, et nous, on regardait dans la lunette, merde, la jambe, un blessé c'est bâclé, nous, hélas, là, on faisait du cadavre, alors il fallait viser et toucher la tête, c'était pas seulement le job, c'était le but qui nous ferait gagner la guerre. Bon, il faut dire que les types en face étaient des pauvres connards nés et éduqués en face et que nous, non, mais surtout, que ces connards nés par hasard en face étaient gouvernés par

des fils de putes qui avaient déclaré la guerre contre nous, qui avaient commencé, nous globalement on cherchait pas la merde, ni nous ni nos putains de fils de putes de gouvernants, politiciens ou autres bâtards se déclarant supérieurs. Évidemment, à un moment donné, à force de tirer et de tirer, on se sentait atrocement mal, en effet des types qui foutent des bouts de métal explosant les crânes, ça vexe Dieu ou autre, d'autant plus que pour tout avouer, nous, enfin, nous 7, c'était ça : une balle, un mort, on était des putains de bons viseurs et par conséquent, tueurs.

Au début, on était 123, j'aimais bien le chiffre, un, deux, trois, facile à retenir, hélas un putain de missile Wanker 7 nous fit passer de 123 à 47, soit 73 morts, franchement, ça a foutu un putain de froid, genre grosse mauvaise déprime et comme 2 ou 3 types comme moi avons vu, un, que le chef de section, un capitaine à la con, était mort, paix à son âme, et deux, que tous les survivants se chiaient dessus en devenant illico des victimes, ben on a décidé, à 7, de les laisser tomber, et de nous venger.

On a commencé par quitter le groupe, là, un caporal *je sais pas quoi* nous a dit que non, qu'il dirigeait à présent, et nous, on a dit que si, on se cassait, et franchement, c'était chiant, parce qu'on voyait le type faire son rapport : 73 morts et 7 déserteurs et 20 blessés. En entendant déserteurs, on l'a assommé, et on a couru comme des dingos pendant une quinzaine de minutes, jusqu'aux bagnoles, des grosses 4×4, moi, j'avais jamais conduit et j'étais putain de jouasse, chacun sa bagnole, j'allais enfin pouvoir me faire un grand kif dans ce semi-désert, et puis, tandis que je commençais à rouler à fond avec les autres qui étaient tout jouasses et tout libres, comme des putains de kids avec des droits d'adultes dans un monde sous LSD, on a vu, mais de nos propres yeux, au-dessus de nos putains de têtes un autre Wanker 7, et *bam*, le voilà

qui retombe au même endroit que le précédent, évidemment le premier réflexe a été de freiner, et un d'entre nous, qui avait sympathisé avec un de ceux qui étaient restés nous a dit qu'il allait voir, et nous, en le voyant rebrousser chemin à fond, on scrutait le ciel, au cas où l'on voie un autre de ces putains de missiles. Une trentaine de minutes plus tard, on le voyait revenir avec tout ce qu'il restait des survivants, c'est-à-dire un type, un pauvre type tout putain de défoncé, brisé, tranché de partout. On a roulé pendant 2 heures, droit devant, on savait où on allait, et au soir, on a pris une route qui montait, et une fois au sommet on a posé notre blessé contre un arbre, pour qu'il voie la vallée et l'horizon, et puis il est mort. On était plus des déserteurs, on était la compagnie tout entière, de là, on pouvait faire marche arrière, rentrer au pays, et avoir une médaille, rien que pour avoir survécu, mais de la merde, on allait défoncer la gueule des fils de putes qui nous tiraient dessus, en tout cas moi, je savais que je ne partirais pas avant d'avoir créé avec mes propres armes un putain de cadavre, je, devais, dézinguer, flinguer un fils de pute, vous savez comme quand on est pauvre, qu'on a pas de thune et que pourtant on sent qu'on va lâcher le gros billet pour acheter des putains de chaussures à la con super chères et super pas dans le budget, et qu'on est dans le centre commercial et qu'on a l'intuition qui hurle : nonnnnnnn, ne fais pas çaaaaaaa. Et que quand même on cherche le putain de magasin qui vend ces putains de chaussures vernies rose fluo avec des pompons pour crooner, ben là pareil, j'étais borné, têtu, possédé, motivé, les connards de militaires diraient déterminé, furax, mi-cinglé mi-dangereux, et croyez-moi, en face, ils avaient du mouron à se faire, j'allais flinguer et flinguer et flinguer. D'où on était, pendant qu'on enterrait notre pauvre gars, on voyait toute la vallée, et franchement, là, la nuit, ben c'était la merde totale, la merde de chez merde, y avait des bruits de guerre et des

lumières d'armes partout, c'est venu comme ça, au fur et à mesure, au bout d'une heure toute la vallée était un putain d'immense champ de bataille, il faudrait être cinglé pour faire une métaphore du genre : comme des lampions qui scintillaient décorant le grand arbre de Noël du meurtre, de la merde oui, pas de métaphore, en bas, tout le monde flinguait tout le monde, franchement, compte tenu du nombre de détonations diverses, c'est presque certain que les types se dézinguaient même entre eux, qu'un soldat troufion tuait par erreur un colonel « casse-couilles » lui-même flinguant des civils, ça n'a pas cessé, rien, toute la nuit, nous évidemment on était pas pressés de descendre, on comprenait rien à cette merde, on aurait même pas su par où descendre et où aller. De nous 7, y en a un pourtant, tout nerveux et motivé, le plus jeune comme par hasard, qui voulait y aller, ce soir-là, on a su que cet abruti devait nous avoir comme protecteurs toute la guerre tant il était con, et lui, ce même soir, je pense, nous a pris pour des lâches. Parfois, mais quand même souvent, y avait des missiles et autres trucs bien chargés qui explosaient, c'était impressionnant, et nous tous, même le jeune assagi, on commentait, pas pour faire la parlotte, mais pour comprendre, pour échanger des informations et des connaissances, un truc lu par-ci par-là, ou un cours militaire appris par cœur. Parmi nous 7 y en avait un, musclé comme tout, il a jamais voulu dire son nom, et celui-là, ça se voyait, était passionné par la guerre avant la guerre, alors lui, il parlait le plus et nous expliquait le truc, pourquoi les missiles tombaient là, à tel moment, pourquoi la vallée était à feu et à sang, pourquoi la rivière était capitale la nuit et inutile le jour, pourquoi, à cause de la double colline en face, il était impossible de passer par la droite et là où il nous a bien bluffés, c'est quand, bien avant l'aube, il nous a dit : « On bouge maintenant, ça va canarder ici. » Ce qu'on a fait et franchement,

quand 40 minutes plus tard j'ai vu notre ancienne position sur le sommet se faire canarder d'une bonne trentaine de missiles, je me suis dit que oui son : « On doit partir car chaque camp va pilonner les extrémités des zones de combat » était putain de valable, il nous avait sauvé la vie, ce jour-là, j'admettais qu'un type militariste musclé de province pouvait être utile au beau gosse intello artiste de la capitale que j'étais. Quand on a vu les putains de boules de feu que faisaient les explosions, on l'a regardé avec gentillesse pour le remercier, mais lui il était déjà ailleurs, réfléchissant au terrain, et puis un d'entre nous a dit, parce qu'on était encore vivants : « Les fils de putes, ils ont bombardé la tombe » et ça nous a rendus tristes.

Une fois en bas, avec la lumière de matin qui naissait relativement, tout était plus compréhensible, c'est simple, y avait des cadavres partout, au début ça choquait, très vite c'était devenu le décor. Je sais pas pourquoi, y avait des cadavres brûlés et tout jaunes, très très jaunes, franchement, j'avais pas envie de demander à monsieur Muscle quelle putain d'arme faisait ça, certain que ça me porterait malheur, et peut-être pour ne pas avoir trop peur, je me disais inconsciemment que non, je voulais pas mourir en étant atteint par la mort jaune fluo, d'la merde, je voulais un truc classique au pire, genre balle, trou et sang rouge. Les types d'en bas qui avaient survécu avaient, mais tous, des putains de tronches fatiguées, presque tous blessés ou à moitié dingues, et nous on avait honte en les voyant, nous qui avions passé la nuit tranquille sur les sommets, sauf le jeune, lui il nous regardait tout remerciant, oreille basse comme un chien ayant chié sur la table du salon et attendant sa remontrance ou au pire, je sais pas, un coup de journal, ou autre truc à la con.

Au fur et à mesure qu'on avançait on prenait des types avec nous, et puis au bout d'un moment, on a croisé un gradé, là, il nous a pris 4

voitures, il est parti avec, on sait pas trop vers où et pourquoi. Nous on filait tout droit, on était nos propres maîtres et quand on nous demandait qui on était on répondait : on est la compagnie 1984 et putain de merde, ça faisait du bien d'être nos propres chefs, alors on faisait tout pour pas être rattachés à une autre compagnie, c'était comme des vacances, du tourisme. À un moment donné, y a une bonne centaine d'avions qui sont apparus, le truc chouette c'est qu'ils venaient de notre camp, mais franchement, quand on a entendu sans les voir le vrombissement des réacteurs, on a flippé grave. Là, le *Muscle man* a sauté de joie, et il criait : « 200 000, au moins 200 000 » et une fois calmé, il nous expliquait que compte tenu des combats d'hier soir, le camp adverse était solide d'au moins 200 000 soldats, mais que là, les avions, arrivés les premiers, allaient à peu près tous les défoncer. Et ça a duré à peu près 80 minutes, mais on voyait les avions passer, tirer, passer, tirer, c'est dingue, des types en face crevaient par centaines chaque minute et nous cette putain d'atmosphère nous rassurait, on se sentait protégés et en plus, victorieux.

Vers le milieu d'après-midi, tandis qu'on avançait, on a croisé le général Hamton, un putain de mythe, fils d'un armateur mort assassiné et de l'ex-ministre des Affaires étrangères, sorte de princesse ex-ballerine d'une famille pleine de châteaux. Seul lui était serein, bosseur, discipliné dans son travail, franchement il gérait. Par respect on a un peu squatté son bataillon pour aider et puis un de ses capitaines nous a envoyés faire les chiottes, tous les 7, là, on s'est cassés, tout droit, vers le reste des connards à flinguer, il nous restait une bagnole, de la bouffe et nos fusils à lunette, de temps en temps, on s'arrêtait pour chier dans les fourrés ou pisser contre un arbre.

On arrivait vers la double colline, le camp adverse, on avait bien roulé, et là on a dépassé la montagne et on est arrivés, c'était dingue, y

avait un nombre incroyable de morts, on pouvait voir comment ça s'était déroulé, l'armée adverse avait passé la nuit en tentant de prendre la vallée et la rivière, puis bredouille, s'était retranchée, par groupe de 2 000 hommes, de l'autre côté et là, nos avions étaient passés, et avaient flingué les types, 2 000 par 2 000, *babababababam*, un passage, 20 000 morts, *babababababam*, un autre passage, 40 000 morts, en ligne droite, *babababam*, je pense qu'il y avait bien 400 000 cadavres devant nous et j'étais certain que ça puait la mort en bas, eh bien je n'eus pas à descendre, l'odeur monta jusqu'à nous. Comme ça puait grave et que se balader dans un cimetière ouvert nous branchait pas trop on a décidé de ne plus avancer, on a bouffé et on a fait un campement, et puis soudain on a entendu par la radio qui était dans la voiture le capitaine nous gueuler dessus en nous disant que les chiottes étaient bouchées et là, on lui a dit qu'on était presque de l'autre côté, que y avait plein de morts et qu'on avait gagné la bataille et lui, il nous beuglait dessus comme un porc, en nous faisant flipper grave de mille menaces martiales, et puis soudain, aussi incroyable que cela puisse être, on a vu parmi les morts des types se relever, et des groupes se former, merde, l'armée adverse, enfin ses quelques survivants, existait encore. On l'a dit au capitaine Du Con, pour faire les fayots et il nous a gueulé : « mais *snipez*-les bande de crétins, *snipez*-les, on arrive », et c'est vrai qu'on avait pas eu le réflexe. Nous étions, nous et les 300 autres inventions guerrières inventées par jour, le fleuron de notre armée, un truc nouveau, des *snipers* à longue distance, nos putains de fusil tiraient des balles autopropulsées à redirection initiale, un truc de fou, globalement, on visait, il fallait bien viser et on pouvait flinguer des types à 10 km en 2 secondes, fort quoi ! Et c'est ce qu'on a fait, pendant quoi, 4 heures, on a flingué tout ce qui bougeait en face. Au début, je dois l'avouer avec la plus grande des hontes et la plus

violente des inhumanités, on ne pensait pas aux vies que l'on tuait, aux pauvres gars, baignant dans les cadavres, sous le choc, qui osaient refaire surface, mais on pensait à cette seule et unique chose, réussir, réussir à tuer, viser la tête, appuyer sur la gâchette et regarder le type tomber et viser à nouveau. C'est juste au bout de 20 minutes, quand on commençait à faire du 100% de balles dans la tête, qu'on maîtrisait totalement notre effroyable discipline, qu'on a commencé à avoir la gerbe et à comprendre l'horreur de ce que l'on faisait. De temps en temps, on fumait une clope ou on bouffait un peu, et puis on retournait s'allonger en choisissant tel ou tel rocher pour nous abriter et on flinguait, c'est simple, toutes les minutes, y avait environ 25 coups de feu, par personne, on était 7, soit 175 coups de feu, et autant de cadavres. Le truc, c'est que le bataillon 1984 était composé de très bons tireurs, uniquement l'élite, donc, on savait très bien tous, qu'en 4 heures on avait buté 42 000 personnes et que ces types flippaient tellement grave du retour des avions, qu'ils ne viendraient jamais nous attaquer. C'est ce jour où j'ai commencé mon premier combat et j'ai tué à moi seul plus de 5 500 personnes. Quand les nôtres sont arrivés, avec le capitaine devant sur une de nos putains de bagnoles réquisitionnées, on a continué à tirer, pour faire les faux-culs et un de nous 7, le très brun et très beau gosse, enfoiré de beau gosse, genre italien, a dit : « Capitaine, nous avons tué environ 70 000 personnes » et là, au lieu de nous engueuler, il a regardé le camp adverse, et il a vu l'atrocité, les 400 000 cadavres, putain ses yeux étaient globuleux et là, il ne cachait rien, pas de stratégie d'officier devant le soldat lambda, mais un putain de regard ahuri, il s'est retourné vers nous, presque fâché, comme si nous avions fait tout ça nous-mêmes et il a hurlé à sa compagnie : « On descend, et on les flingue tous, on massacre tous ces types, y a du boulot, on y va ! » et ses gars ont foncé. Et lui, ce

capitaine voleur de voitures et donneur de corvée de chiottes a installé son campement près de nous, puis le général l'a rejoint, et la nuit est tombée, vite, très vite, peut-être aussi parce que j'étais épuisé. Et là, j'ai compris, en voyant toutes les petites lumières dans la nuit, j'ai compris la bataille de la veille. Notre *Muscle man* du groupe était tout fou-fou d'être à côté du général, et il nous amenait des infos de temps en temps : « Hier on en a tué 20 000 avec les avions, puis pendant qu'on avançait dans la vallée ils nous ont attaqués par surprise, ils avaient fait une fausse retraite » et il continuait en expliquant que l'armée adverse avait lancé le combat pour fusionner avec nous et être protégée des avions, qu'on les avait repoussés, et on sait pas pourquoi mais ils avaient décidé de fuir groupés, et là, les avions d'aujourd'hui avaient flingué tout leur front ouest, parce qu'on avait aussi, il paraît, gagné une bataille en mer contre leurs porte-avions. Logiquement il restait en face de nous 1 million d'hommes, qui logiquement se feraient flinguer ce soir ou demain matin par nos avions, en quelques heures, en vrai, en moins de 2 heures. Comme j'avais flingué tout un tas de types toute la journée, je commençais à connaître la tronche de l'ennemi et là, toutes ces tronches, je les imaginais, par millions, à quelques kilomètres, attendre, sans savoir qu'une mort certaine les attendait, par pitié et par gentillesse, j'avais envie de leur crier : « *Hey*, partez, rendez-vous, abdiquez, mais ne crevez pas par millions », vraiment, j'avais pas envie que ce million de types, des appelés, des pères, des fils, obligés d'entrer dans l'armée, de force, ah les pauvres, meurent, 1 million d'hommes de plus allaient mourir, cette putain de journée de merde quand même. Moi, j'avais mal à l'index, les yeux qui picotaient et un début de migraine, j'attendais qu'on trouve une feinte pour aller dormir après 32 heures d'atrocité dans la face, et là, le capitaine nous a gueulé dessus, pour les chiottes, puis il nous a montré

le champ de bataille en bas « et vous les aidez pas ? » On lui expliquait qu'on était que des *snipers* et que nos fusils à lunette s'utilisaient le jour et qu'en combat rapproché de nuit, ben on était des merdes, et là, drame des drames il nous lança : « Et les nouvelles lunettes, on a reçu y a deux heures les lunettes à vision nocturne », putain, celles qui devaient être inventées selon notre instructeur de tir dans 10 ans !!!!!! Nous ne dormîmes pas ce soir-là non plus, et diable, ces lunettes marchaient, même à 20 km !!! Je dois avouer que le premier de nous 7 qui tira lâcha un abject : « Tête, 14 km. » Et que pire, je cherchais pour ma part, tirant le second, quelqu'un à 21 km pour tester l'arme : « Cœur, 21 km », je réessayais : « Tête, 20 km et 200 mètres, stable » et les autres, calmement mais réellement, s'installèrent, et nous tirâmes, certains, tous, d'être des démons, en enfer, dans la nuit la plus noire et froide de nos vies, damnés et imprésentables à jamais. Et puis elle arriva, elle s'installa à nos côtés ajustant la lunette nocturne sur son fusil, elle était longue et son visage était terrifiant de beauté. Elle nous lança un « messieurs » et se mit à tirer au loin, une fois, elle fit un oui de la tête pour elle-même, elle avait touché la tête d'un type, puis elle respira fort et continua à tirer, elle le fit pendant 8 heures sans aucune interruption, nous, nous pleurions tout en tuant, si elle était là, c'est que notre armée du sud était tombée, notre armée de femmes, et qu'elle nous avait rejoints. Pendant la nuit, deux bataillons de femmes passèrent devant nous, à l'aube on voyait environ 40 000 femmes soldats arrivées sur la plaine de la veille. Beaucoup, mais trop peu ! Les salauds avaient décidé de mettre toutes leurs forces sur notre armée de femmes !!! Ils allaient nous le payer, les fils de putes accouchés par l'anus, ils allaient nous le payer !!!!!!

Mon joujou exotique

Céline Mayeur

Chapitre 1… *Goûtez-moi, il paraîtrait que je sois bonne pâte.*

Les gens ne prennent jamais le temps de me connaître réellement. Je veux dire, outre les premières impressions dégagées par mes sourires tristes, ma démarche nonchalante et mon calme apparent.

Voilà cinq ans que je demeurais esseulée dans ce village des Pyrénées à faire sauter des crêpes, éperdue dans l'ombre de ce chalet salon de thé tenu par mon père. Ce n'était pas la vie que j'espérais…

Tout avait commencé par une rencontre à Biarritz. C'était un surfeur et il m'avait initiée à son Art. À cette époque, je me faisais appeler Chloé et j'avais teint mes cheveux en blond platine… Je ne voulais surtout pas qu'on me reconnût, qu'on sût qu'au cœur de ce corps mince et agile se cachait la grosse Charlotte, celle qui cuisine depuis l'enfance pour sa famille, celle que l'on honnit, que l'on gourmande pour apaiser ses colères, celle que l'on piétine aisément… Charlotte, on l'a toujours savourée, dévorée, gobée, avalée. Pas étonnant, quand on traîne depuis la naissance un nom de gâteau. Pas étonnant que l'on me considère comme une bonne pâte. Pas étonnant que j'aie bon goût aussi, il paraît que ma peau à la saveur du lait à la vanille.

Quand je l'ai rencontré, je n'étais pas tout à fait moi, j'étais Chloé. Bizarrement, sous ce déguisement physique, et même psychologique, parce que chaque phrase que je prononçais prenait une intonation différente que d'habitude, je me tenais avec plus de légèreté et d'aisance, ainsi libérée du poids de mes souvenirs traumatisants.

Je l'ai séduit papillotant dans mon artifice. Je me plaisais à jouer ma comédie, à réinventer ma vie. Il m'aimait ainsi : sportive, athlétique, vive et rieuse.

Outre le surf, il se passionnait pour le parapente. À mesure qu'il en parlait, l'idée d'un vol m'obsédait. J'en rêvais régulièrement, parfois en même temps que lui, si bien que nous décidions de nous installer dans les montagnes, près d'un lac, un paysage charmant, une source de rêves au milieu de sentiers escarpés et une altitude idéale pour y prendre son envol.

Je goûtais voluptueusement à quelques moments de grâce, volant attachée à lui sentimentalement et physiquement. Aussi, mes veines qui distillaient une fraîche, limpide et souriante bohème connurent une terrible ischémie au moment où il décida de se passer de ma compagnie durant ses vols. C'était de ma faute, j'avais baissé ma garde et Charlotte se dévoilait un peu, fonçant aux racines ma chevelure platine. Mes appétits charnels frustrés parce qu'il découchait pour s'épanouir dans des rencontres buissonnières, je me délectais d'autres chairs que je récupérais au réfrigérateur et que je réchauffais au micro-ondes. Mes hanches nutellasses, mes cuisses de pintade, ma peau d'orange et mes boutons de saucissons, tout cela avait fait rejaillir dans un bain de graisse la grosse Charlotte.

Mon père, retraité, me sachant destituée , décida d'investir dans une auberge-chalet pour renflouer son compte en banque tout en faisant travailler sa bonne grosse fille, la championne des crêpes.

Je détestais le bourreau de mon cœur. Je ne supportais pas de le voir se pavaner avec ses poules gloussantes. Elles se remplissaient de crêpes sous mes yeux et j'étais persuadée qu'elles ne prendraient pas un gramme, attisant de leurs courbes parfaites l'intérêt de celui que j'aimais du plus profond de mon être.

Charlotte n'avait aucun avenir. Destinée à faire de la figuration, à finir vieille fille.

Je ressentais un besoin intense de dépaysement, une touche d'exotisme dans le tableau de mon existence. J'étais affamée. C'est simple, j'avais cessé de manger, complètement écœurée par toutes ces merdes qui polluaient le cours stagnant de mon existence. Je suis partie sans prévenir personne. J'ai payé mon billet d'avion avec les économies qui auraient servi à financer mon mariage avec… je ne préfère pas le nommer, il ne le mérite pas, ce con prétentieux.

J'étais encore un peu forte, mais je me trouvais belle ainsi avec mes formes. Alors que je ne mangeais plus, j'avais la silhouette d'une épicurienne.

Chapitre 2… *Ma convalescence.*

Depuis mon terrible accident de voiture à Paris, il y a deux ans, je prends mes premières vacances. J'ai déposé mes bagages à l'hôtel quelques part sur l'île près des côtes, des palmeraies et du point d'eau.

J'aimerais me convaincre que je vais mieux mais ce n'est pas vraiment le cas. Je ne suis guère vaillant. Je suis un boiteux. Je n'aime pas le regard des gens sur mes cicatrices, mon teint blafard, mes cheveux trop longs et mon œil droit qui louche un peu en dedans.

Au dehors, l'air est chaud et humide. Je n'ai pas l'habitude de ce

climat. Je me gratte partout tellement ça me démange si bien que je finis presque à tous les coups par m'arracher la peau. Les gens croient que j'ai une maladie, un truc vraiment dangereux du genre très contagieux, surtout les insulaires.

Il paraît que je suis maigre et pourtant je mange beaucoup, à ma faim parfois même à me faire éclater l'estomac. À l'hôtel, les repas sont toujours copieux, des buffets tout à volonté et des farandoles de desserts. Beaucoup de fruits exotiques, de crèmes glacées, de milk-shakes, de jus de fruits, de fruits secs et de délices à base de riz, de lait de coco, de mangue et de sucre.

Le soir, l'air est plus respirable, je croise sur mon chemin des chauves-souris et des hirondelles. Il y a des insectes qui fourmillent à mes pieds. Je ne sais pas ce que c'est, je ne préfère pas savoir. Je m'adosse à un vieil arbre à l'emprise astringente, il me semble qu'il est un cale-dos sur mesure, une sorte de tuteur pour la vieille branche que je suis.

Là-bas, de l'autre côté du rivage quelque chose scintille. Je me lève pour y voir un peu plus près et je m'embroche avec la racine de l'arbre.

Ensuite, c'est le total black-out, j'y vois *nothing*… Oh mon Dieu ! Et si j'étais devenu accidentellement aveugle ? Manquerait plus que ça ! Comme si je n'étais pas suffisamment infirme.

Je me rassérène parce qu'une rivière d'ataraxie et de lumière inonde mon champ de vision. C'est rutilant à souhait, un peu irréel aussi. Ce que je vois au-dessus de moi, c'est le soleil, c'est chaud, c'est reposant et aussi anxiolytique.

Je suis confortablement installé, un coussin sous la tête, un drap me recouvre des pieds à la taille. Une femme me tend un jus de goyave.

Elle ne sourit pas mais elle m'observe avec curiosité.

Je ne sais pas d'où elle vient, si elle est française ou pas alors je baragouine au hasard. Elle est bien française. Elle a un accent du midi et zozote un peu, je trouve cela fascinant. Elle me raconte qu'elle était de l'autre côté de la rive quand elle m'a vu tomber dans l'eau. Des piranhas ont commencé à me mordre au visage, aux épaules, aux bras et aux jambes et je ne suis pas beau à voir. Oui mais ça, ça ne doit pas changer de l'habitude. Je n'ai jamais été beau.

Je ne tiens pas à le constater. Je ne veux pas gâcher mon plaisir. Je veux dire, puisque je peux offrir à ma vue le spectacle d'une belle femme, je ne vais pas regarder mes plaies et mes cicatrices. C'est comme manger du cassoulet en boîte alors que l'on dispose d'un garde-manger empli de mets haut de gamme.

Ce qui me frappe en premier lieu, c'est la douceur qui enveloppe son visage. Elle n'est pas canon mais son physique est agréable, désirable même. Je n'irai pas jusqu'à dire que j'ai envie d'elle là tout de suite, parce que je ne me sens pas en forme. J'ai mal partout. Elle panse mes plaies, elle me tartine une tranche de pain avec du beurre et de la confiture. C'est parfait tout ça, parfait.

Une fois complètement rassasié, elle m'aide à me relever, elle me tend ma béquille et nous marchons côte à côte, à mon rythme. Je lui raconte mes déboires et il me semble qu'elle est vraiment intéressée. On dirait qu'elle souffre d'une sorte de complexe, à la voir si douce, légèrement larmoyante, un sourire triste et des attentions touchantes, ce doit être le complexe de l'infirmière ou un truc dans le genre.

Chapitre 3… *Mon jouet exotique.*

Quand j'entreprends un voyage pittoresque, j'envisage à chaque fois de ramener un souvenir. Quelque chose à manger ou à sucer, quelque chose d'excitant ou qui change de l'ordinaire. J'aime particulièrement les parfums, les tableaux d'artistes locaux souvent abstraits, érotiques sur les bords, mais aussi des cosmétiques à base de produits naturels aux odeurs de cacao, de noix de coco ou de monoï.

J'étais en train d'utiliser ma tablette électronique en déambulant sous les bananiers à la lueur d'une lune mauve, je gavais mes yeux de stimulis autant lumineux que fantastiques en laissant errer mon esprit ici et là. J'imaginais que j'étais une sirène, ondulant mon corps dans cette eau saphir constellée de paillettes d'argent. Mes yeux se posèrent sur une pièce de viande un peu grillée par le soleil, un peu saignante par endroits aussi. J'avais faim très faim. Ça gargouillait. Ma vue me jouait de mauvais tours à cause de l'hypoglycémie, je ne voyais plus que de la viande, de la bonne viande juteuse, exquise au palais. Tout cela agrémenté de lait de coco, de clous de girofles et pourquoi pas de vanille ? Soyons fous, soyons exotiques… Que de promesses de délices s'insinuaient dans mon imagination !

Quand le tas de viande est tombé à l'eau, je n'étais plus vraiment certaine qu'il s'agissait de viande, plutôt du poisson. La chair était poisseuse, un peu blanche par endroits. Je me suis rapprochée pour pêcher ma nourriture. J'ai récupéré une grosse branche et j'ai poussé le butin jusqu'à la rive. À ce moment, je savais qu'il s'agissait d'un homme. Il saignait à la tête, il avait dû se cogner à un rocher en plongeant dans l'onde.

Il était maigrichon mais la vue du sang m'excitait assez, affamée que j'étais. J'ai commencé par mordre ses jambes ensanglantées par ce que je supposais être des grattages intempestifs. C'était juste divin, un peu comme grignoter des os à moelle. Ils sont attendris par la cuisson

et imprégnés d'une sauce de vin et de sang. Rien que d'y penser, c'est l'orgasme gustatif.

Ensuite, j'ai attaqué un peu partout, à la tête, aux épaules, aux bras. Repue, je prenais conscience que ce que j'étais en train de faire n'avait rien d'une attitude normale pour une femme de mon âge. Ça aurait pu le faire pour de vrais psychopathes assoiffés de violence et de sang mais moi, la bonne et douce Charlotte, non vraiment, ça ne me ressemblait pas.

Je contemplais les dégâts, bouche rouge boucher dégoulinante de sang. Décidément ses cuisses étaient appétissantes, je les avais laissés intactes et elles me faisaient envie. Envie de les tâter, de les caresser, de les sentir, de les palper, de les mordre aussi… On aurait dit du jambon. Voilà ce que je voulais ramener de vacances, il était tout ce à quoi j'aspire habituellement, à la fois odorant, doux à la peau et au palais, assez plaisant aux yeux, pas qu'il fût franchement beau mais assez charmant quand même avec ses cicatrices d'aventurier malchanceux, ses cheveux longs bruns tout brillants et ses paupières ornées de longs cils. Quels yeux peuvent-elles bien cacher ?

Quand il ouvre les yeux, je suis troublée. Il m'intimide beaucoup mais je ne veux pas perdre une miette du spectacle. Il y a tellement longtemps que l'on ne m'avait pas flattée de la sorte d'un regard. Il louche un peu. Je trouve ce défaut très séduisant, tellement ses yeux sont bruns et intenses, on pourrait dire qu'ils sont pur cacao. Je fonds comme du beurre à l'intérieur. Il me semble que j'ai du désir, un désir normal pour une femme de mon âge cette fois-ci, où alors c'est autre chose, un sentiment amoureux qui se profile.

Je raconte tout cela au présent, tellement je le revis à cet instant… Je ne comprends pas pourquoi je ne l'aimais pas de manière continue. C'est comme un courant alternatif qui s'était instauré entre nous.

Chapitre 4… *Cherche femme d'une trentaine d'années, chevelure pralinée, yeux noisette en amande.*

Finalement, je la suis partout où elle va. Je me sens assez dépendant d'elle autant affectivement que physiquement. Je ne sais pas si c'est une bonne chose. Elle se comporte à la fois comme une mère, une sœur, une amie et une amante. Elle est très gourmande. J'ai l'impression qu'elle a toujours faim, faim de sexe et faim tout court. Elle convoite mon corps avec des yeux de vautour.

Chaque matin, quand je me réveille, je saigne un peu partout. De toutes petites plaies superficielles vite désinfectées et pansées.

Je sais que je satisfais ses désirs mais je ne suis pas sûr qu'elle m'aime. Elle parle peu et ne souris pas. Sa démarche est lourde, nonchalante. On dirait qu'elle traîne un boulet à ses pieds. Je me figure que c'est moi le boulet. Elle ne dit rien mais elle contemple la mer au loin, les plongeurs là-bas et les surfeurs aussi, elle détache rarement son regard des surfeurs.

Je suis jaloux de cette attirance qu'elle a pour les beaux hommes musclés, teint hâlé, cheveux blonds, yeux bleus ou verts.

Un jour, elle est partie sans prévenir pour faire de la plongée sous-marine. J'avais passé la journée à me faire du mauvais sang, à alerter tous les professionnels des environs : « Je cherche une femme d'une trentaine d'années, chevelure pralinée, yeux noisette en amande, peau laiteuse, souriant tristement, se déplaçant lentement, corpulence normale, pulpeuse, parfumée à la vanille, s'habille de robes d'été à fleurs, de paréos ou de sahariennes. »

Elle est revenue sans me dire un mot, soufflant un air nostalgique de

flûte. Depuis peu, elle joue de la flûte de pan avec un serveur de l'hôtel, me laissant seul avec mes infirmités…

Je raconte au présent, tellement je revis tout cela en ce moment même.

Chapitre 5… *Poupée gonflable masculine.*

Il ne parlait que de lui. À chaque fois qu'il ouvrait la bouche c'était pour se plaindre. Il se trouvait infirme alors qu'il ne l'était pas vraiment. Il était juste faible d'esprit et de corps. Il n'avait aucune conversation. Il manquait cruellement de culture, d'intérêt. J'ai vite su que je ne tomberais jamais profondément amoureuse de lui. C'était une attirance superficielle, une estafilade dans mon cœur et partout sur sa peau.

Il était là pour me distraire quand je me sentais d'humeur à passer ma colère sur lui.

En colère, je l'étais souvent contre celui qui m'avait abandonnée, qui ne m'avait pas aimée telle que j'étais, moi Charlotte, la bonne grosse serveuse, championne des crêpes.

Je savais que ce n'était pas très sain tout cela alors j'ai fini par ouvrir ma gueule et lâcher ma proie. Pour la première fois de ma vie, je trouvais la force de dire tout ce que j'avais sur le cœur.

Je racontais tout à celui qui avait été ma victime. Les promesses d'amour immortel de l'autre. La fois où il s'était décidé à me mettre de côté en faveur de ses maîtresses.

Tous ses mensonges. Ses réflexions sur mon corps.

S'il n'y avait eu que lui, j'aurais été une femme en bonne santé mentale. Seulement, personne ne s'était jamais intéressé à moi, n'avait

pris le temps de me connaître réellement. Je faisais tapisserie dans les soirées, en boîte et dans les bars parce que j'étais trop ronde, parce que je zozotais et parce que je portais un appareil dentaire.

Les seuls qui me regardaient avec intérêt étaient tous des psychopathes. Certains m'avaient soutiré subrepticement de l'argent après m'avoir séduite, d'autres étaient sadomasochistes, certains m'avaient carrément violée.

J'avais rencontré ce joujou exotique, une poupée gonflable masculine, toujours prêt à se faire caresser, mordre, sucer. Il ne bronchait pas. Il était docile. Je l'aimais beaucoup pour ça. J'appréciais d'être la dominatrice pour prendre ma revanche sur mon passé.

Seulement, ce n'était pas catholique, c'était immoral. Il était tellement gentil et affaibli que j'avais pitié de lui. Il n'osait pas se défaire de moi. Je renonçais à le mettre dans mes valises. Il rentrerait chez lui à Paris et je retournerais toute seule dans les Pyrénées.

J'avais fait enregistrer mes bagages à l'aéroport. À l'intérieur, des tableaux d'artistes locaux un peu érotiques, de la littérature insulaire, des parfums, des fruits exotiques et des épices, des cosmétiques naturels à base de noix de coco, de beurre de cacao et des sucettes, beaucoup de sucettes au miel.

Je ressentais des envies impérieuses de manger des crêpes, des crêpes au rhum, beaucoup de crêpes. Celui qui était assis à côté de moi dans l'avion me faisait la conversation. Il était très drôle. Très souriant. Très sympathique. Il me posait beaucoup de questions. J'adorais cela. Pour la première fois de ma vie, un homme d'à peu près mon âge, séduisant et psychologiquement stable me posait des questions sur mes occupations, mes goûts et mes projets.

Je lui disais qu'à la base j'étais végétarienne mais qu'on m'avait

tellement forcée à manger de la viande et du poisson que je m'étais convaincue que j'aimais ça. Mon plat préféré c'était les crêpes mais je n'aimais pas les préparer, enfin j'avais aimé ça mais je n'étais plus certaine de vouloir le faire toute ma vie.

Il me répondait qu'il y avait toutes sortes de façons de faire les crêpes et que lui ne s'en lassait jamais. Il me disait qu'il m'apprendrait et qu'il trouverait les moyens de m'amuser.

Je lui répondais « Pourquoi pas ? ».

Alors nous ferons des crêpes ensemble, nous irons nous promener côte à côte et à la même cadence sur les sentiers escarpés. Au lit je serai à la fois dominante et dominée, tantôt sous lui, tantôt sur lui.

Nous ferons toutes sortes de sports à sensation mais toujours ensemble sans jamais se perdre de vue.

Je parle au futur tellement nos projets m'enchantent. En attendant, il me caresse amoureusement la main.

Chapitre 6… *Destination exotique.*

Je suis marié et je peine encore à y croire, tellement tout ce bonheur m'assomme. Il paraît que nous sommes bien assortis. Tous les deux charmants, aux cheveux et aux yeux bruns, un peu boiteux, avec des cicatrices partout sur le corps. On ressemble à des poupées de chiffons raccommodées.

Nous nous sommes installés dans une maisonnette en banlieue parisienne. J'ai trouvé du travail dans un hôpital et elle est repriseuse dans une mercerie.

Tous les jours, on suture, on recoud, on répare.

On fait des économies pour financer notre voyage de noces. Elle

m’a tendu un catalogue d’une agence de voyage en me montrant l’hôtel de la destination exotique où j’avais séjourné. Je m’y suis vivement opposé en arguant qu’il y avait des piranhas là-bas et je lui montrai mes petites cicatrices sur mes joues, mes épaules, mes jambes et mes bras.

Crampon des soupirs

Joëlle Petillot

Blanc. Du blanc partout. Immaculé comme la Conception homonyme : des murs sans taches, un parquet peint, un carrelage miroir dans la cuisine. En baissant les yeux, Antonin voyait son reflet vaguement déformé comme dans une rivière. Une subtile odeur de javel montait de l'ensemble, rebondissant sur les murs parfaits. Il n'en revenait pas. Papiers signés depuis l'avant-veille, clés dans sa main. Cette bulle de proportions enfin humaines où les placards muraux discrets mais d'une profondeur abyssales conviendraient à merveille à son foutoir de mâle célibataire, cette perfection de deux pièces où il projetait déjà son paradis monopersonnel sans tristesse, ce cocon lui appartenait désormais. Il prononça un « aaah » de satisfaction qui résonna dans le salon vide ; enfin, ce qui serait son salon dès l'instant que le canapé, la table basse et le grand écran auraient pris leur place légitime.

L'idée qu'Aurore n'y rajouterait plus une-tablette-d'angle-un-poster-un-meuble-bas-pour-les-DVD-une-ou-deux-lampes-de-chevet, dont un lampadaire à jupette haïssable qu'il avait longtemps rêvé de casser, le combla.

Les derniers temps d'une histoire chaotique constituée de quelques étreintes passionnées sur beaucoup de hurlades, l'aspect « prédateur de

luminaire » dans leur relation avait par ailleurs subi une évolution majeure : Antonin avait cessé d'en rêver pour *vouloir* casser le lampadaire à jupette *sur la tête* d'Aurore.

Il eut un second soupir de contentement. Aurore, *pschiiit.*

Il prenait possession de SON espace. À lui TOUT SEUL.

Joie. Au point qu'un troisième soupir lui échappa, modulé, élégant. Quasi harmonique. Il passa dans la cuisine d'une blancheur d'écume, puis la salle de bains toute aussi aveuglante, puis le couloir, puis la chambre… Murs infiniment blancs, partout.

J'ai intérêt à mettre de la couleur, se dit-il. *Sans quoi se pointera vite fait l'impression d'habiter dans une meringue*.

Un soupir dans son dos coupa sa méditation décorative. Lent, celui-ci ; plutôt poussif, où perçait toutefois une angoisse indéfinie. Il se retourna et ne vit personne. Mal à l'aise, il reprit son avancée avec l'impression désagréable d'être observé. Mais il se sentait bien, envers et contre tout. Partout où il se rendait, le blanc le suivait, le précédait, l'entourait. Il voyageait, délicieusement seul dans son île blanche, et bientôt, un canapé rouge sang et des coussins gris viendraient...

Nouveau soupir, net, affreusement perceptible, mais différent : de surprise cette fois. Et négative : comme d'un qui a raté son bus ou trouvé son aimée en conversation avec un étranger tout nu.

Antonin, conscient que ce soupir-là ne provenait en aucun cas de ses propres circuits respiratoires, demanda à la cantonade en contrôlant sa voix :

— Quelqu'un est là ?

Silence. Blanc, évidemment.

Antonin se retint de soupirer, absorbant ce silence-là de toutes ses oreilles pour ne rien perdre de son velouté. Il s'apprêtait à reprendre sa

déambulation sereine, quand un soupir s'éleva pour la seconde fois, provenant d'un point indiscernable dans l'espace, mais proche, hélas. Beaucoup trop proche. Il attendit encore, debout dans la pièce vide, oreilles déployées, sonar vivant. Rien ne vint.

— J'ai dû rêver ça, se dit-il un peu plus tard dans l'escalier, descendant les marches clés au chaud dans sa poche d'un pas martial de propriétaire. Dans l'appartement vide où l'obscurité avait repris ses droits, Antonin préférant tout clore avant de revenir poser ses meubles, ses habitudes, sa vie dans ce lieu paisible, le silence se fit plus lourd. Le silence pèse toujours plus dans l'obscurité.

Un long moment plus tard, Antonin loin d'ici et tout à ses cartons, il y eut dans les pièces vides un long, très long soupir découragé ; une plainte venue de nulle part s'élevant dans le blanc des ténèbres. Et ce soupir, si chargé d'angoisse, si écrasé de résignation, et surtout si dangereusement audible, venait du pire emmerdeur qui se puisse rencontrer. Depuis l'au-delà.

***

Entré depuis cinq minutes à peine chez son alter ego, Martial s'abîmait dans une dérangeante perplexité. Quoi, Antonin, SON Antonin, l'Ami avec un A majuscule de douze mètres, Antonin-le-barré qu'il avait empêché, en quatrième, d'égorger un dénommé Enzo avec son stylo-plume en raison d'une rivalité sanglante pour les faveurs d'un poison femelle oubliée depuis, Antonin-le-serein dont il avait en colo chronométré un endormissement en vingt-huit secondes quand neuf types dans la même tente ne fermaient pas l'œil parce que cinq autres ronflaient, son Antonin, donc, assis en face de lui dans cette horreur de canapé de gonzesse à la con, blanc de blanc sans une

trace, arborait le visage creux d'un anorexique et des cernes jusqu'au foie.

— Tu es sûr que ça va ? demanda Martial avec une timidité nouvelle. Tu as l'air...

— Crevé, coupa Antonin.

— Le déménagement ?

Antonin secoua la tête sans répondre. Il enchaîna : « …t'aurais bien offert un coup à boire, mais ça risque de tacher ».

Martial en eut le souffle coupé. D'ordinaire, les reliefs d'un repas pouvaient traîner chez l'intéressé jusqu'au développement d'intéressantes moisissures. Le tout combiné à un élevage extensif de chaussettes, dont l'une retrouvée dans le frigo, une fois. Mais c'était il y a longtemps.

Antonin interrompit la nostalgie montante de Martial par un brutal :

— Tu crois aux revenants ?

À quoi Martial répondit avec le plus grand naturel :

— Oui, bien sûr.

Il y eut un silence assez long ; Antonin réfléchissait.

Puis il plongea.

— Il y en a un, ici.

Il ajouta en adressant un regard craintif au décor :

— Un qui soupire.

Il se leva vivement du canapé et annonça à la cantonade : « Je vais te chercher un whisky. »

Puis il attendit.

Mais rien ne vint.

— D'habitude, dès que je fais mine d'aller prendre un truc pour le poser sur la table basse, j'ai droit à un soupir, mon vieux, à fendre les

murs.

Un sourire éclaira sa face, et Martial retrouva l'Antonin enfantin, immature, en bref charmant, qui faisait ses délices.

— Du coup, on va vraiment se le boire, ce whisky.

Bientôt, Martial réchauffé de l'intérieur par l'ambre d'un Oban de derrière les fagots, écoutait passionnément son pote lui raconter par le menu ses déboires avec cette entité exaspérante qui lui soupirait à la gueule :

1. À la moindre tentative de colorer un peu ce putain de blanc.

2. Au moindre repas pris devant la télé, pour peu qu'UNE miette choisisse la liberté.

3. Dès que la poubelle atteignait un niveau précis de remplissage ; Antonin avait mesuré, pour voir : à douze centimètres du bord... soupir.

— ... Je pose un coussin jaune ici ? Il soupire. Je ramène une glace avec cadre rouge pétant ? Pareil. J'achète un plaid bleu pétrole parce que je me les gèle avec ce chauffage électrique ? Soupir derechef. J'ai fait l'expérience. Si je replie tout ça dans l'armoire, plus un bruit. Et je ne te raconte pas quand j'ai apporté le canapé d'angle rubis... J'ai dû le rapporter, on ne s'entendait plus. La couleur, pour lui, on dirait du sale.

Antonin reposa son verre vide, qu'il remplit de nouveau.

— Soupir, soupir, soupir, reprit-il en montant d'un ton. Pour lâcher des soupirs pareils, ce con devait avoir une capacité respiratoire hors norme, de son vivant. J'essaierais bien une expérience, mais je ne sais pas... Tu supporterais ?

— Supporter... Tu veux dire s'il se manifeste ? Maintenant ?

— Oui.

— Vas-y.

Avec la grâce d'un échanson, Antonin versa doucement le contenu de son verre sur le bras du canapé.

Figé dans son fauteuil blanc, Martial attendait, le cœur accéléré et les mains fébriles. *Bientôt on va se prendre pour Victor Hugo à Jersey*.

Silence.

Antonin plongea la main dans les cacahouètes prévues pour agrémenter le Oban. Il les porta à sa bouche, les mâcha un petit moment en les faisant craquer contre ses dents avec une volupté tangible. Le silence se faisait si profond que le bruit des mandibules résonnait comme dans une pièce vide. L'idée absurde de son ami transformé en lapin traversa brièvement Martial. Puis Antonin, se penchant légèrement, cracha une bouillie jaunasse sur la tache de whisky et redressa tête et oreilles, aux aguets.

Oui, un lapin... Seigneur.

Toujours rien.

Martial ouvrit la bouche pour dire un truc majeur, aussitôt oublié quand un soupir modulé remplit l'air de sa déchirure ; il finit sur une note âpre à la limite du supportable, traînant quelques longues secondes avant de mourir petit à petit, sans rien perdre de son acuité.

Antonin jeta un œil sur son œuvre, splendides bavures ocrées sur feu la blancheur, murmura un « c'est vrai que c'est dégueu » avant de regarder son pote, son vieux pote qui l'avait cru tout de suite, planté dans son fauteuil bouche grande ouverte, et qui finit par articuler sobrement :

— Merde.

Antonin se leva pour éponger les reliefs de l'expérience, ce qui eut pour résultat d'étaler avec art les dégoulinures. Un Rorschach, songea-t-il. *Je vois un papillon...*

Longue, infiniment longue plainte, de nouveau. Soupir si profond que venu d'un vivant, le type se serait retourné comme un gant avant de défunter.

Mais l'auteur du soupir l'était déjà : ça rendait les choses plus complexes.

— C'est vrai que c'est un peu embêtant, dit Martial avec la louable intention de relativiser.

— Un peu embêtant ? UN PEU EMBÊTANT ? J'arrive ici tout heureux d'en avoir fini avec la reine des chieuses, et je me retrouve avec un type mort depuis... *pfff*... Et pour tout arranger c'est l'empereur des casse-bur...

Alors Martial l'interrompit en se levant avec brusquerie.

La question tomba tandis qu'il gagnait la cuisine dont le carrelage brillait comme dans un laboratoire d'expert :

— Qu'est-ce qui te dit que c'est un type ?

***

Antonin regardait le vieil homme assis en face de lui comme s'il eût été doté d'une verrue surpileuse en plein milieu du nez.

Ce que lui confiait ce monsieur aurait dû relever d'un cerveau malade suite à un abus de substances illicites vingt-cinq ans d'affilée, sans se nourrir. Or de toute évidence, l'intéressé ne fumait pas et n'avait jamais bu que de l'eau. Ses bras qui tendaient la chemise claire semblaient encore musclés et pas un poil de bide ne dépassait du pantalon. Dieu merci, Antonin ignorait qu'à soixante-quinze ans et des brouettes, son visiteur ne commençait jamais sa journée sans une série

de pompes sur trois doigts. Ça l’aurait énervé, sinon.

Il renouvela son offre de café ; la conversation durait depuis un moment. Il se rendit donc d’un pas précipité à la cuisine, et en ressortit tasses en main, fébrile, pressé de boire et d’entendre la suite. Quand il se fut rassis, monsieur Malandrin, propriétaire, reprit son récit avec une désarmante continuité comme un retraité des Postes évoquant les vacances du siècle à Pornichet.

Car Malandrin, dont le mètre quatre-vingt-douze dissuadait sans effort les suicidaires potentiels de rigoler sur son nom de famille, possédait un tempérament porté au calme en toutes circonstances.

Fringant trentenaire à cette époque lointaine, il avait hérité via son grand-père de l’immeuble entier. Après avoir payé les droits de succession en en vendant deux autres, monsieur Malandrin avait joui de la vie en toute sérénité jusqu’au jour où.

— Vous dites que c’est arrivé quand ? demanda Antonin.

— Il y a très exactement quarante-cinq ans. Croyez-moi, je ne risque pas d’oublier, jamais vu autant de flics dans toute mon existence, ni avant, ni après.

— Mais il a fait ça comment ?

— Strangulation, répondit Malandrin, du même ton badin qu’il eût répondu « à feu doux » si la demande avait concerné une recette.

— Mais... Vous ne croyez pas... – bref regard sur les bras tendant la chemise claire – « Vous ne croyez pas, reformula Antonin d’un ton qui se voulait conciliant, ...que vous auriez pu...

— Vous le dire plus tôt ?

Antonin opina en regardant ses grolles avec une attention de chercheur.

— Ecoutez, ça s’est passé il y a plus de quarante ans, il y a prescription. Et vous êtes le premier qui... enfin, je veux dire, qui ait

affaire à elle de cette façon. Vos prédécesseurs n'ont jamais...

Mais là, il stoppa net, comme saisi d'une révélation.

Ce fut Antonin qui reprit, un millipoil de triomphe dans la voix :

— Mes prédécesseurs n'ont rien dit. De là à prétendre qu'il ne s'est rien passé... Il poursuivit en accélérant son débit, livrant tout haut les réflexions qui lui venaient : « Je suis arrivé ici, tout était blanc. La personne avant... C'était comment ? Je veux dire, tout a été blanc tout le temps où...

— Vous fatiguez pas, reprit Malandrin d'un ton funèbre. Je comprends maintenant. Chaque changement, chaque état des lieux, tout était pareil. Au début, je croyais que j'avais affaire à des maniaques... D'autant que pour retrouver quelqu'un juste après, ç'a été coton. Le premier courageux avait tout remis en blanc frais, j'avais compris ; occuper le lieu d'un crime... Mais ça n'a jamais changé... Aucun, n'a... Et maintenant, vous... Au fond, ajouta-t-il en murmurant presque, quand vous m'avez contacté pour parler de tout ça, je n'ai pas été stupéfait. Je m'en doutais, mais je ne voulais rien voir. Tant que personne ne se plaignait.

Il reposa sa tasse et articula gravement :

— Elle les a tous fait chier.

Antonin regarda en l'air ; Malandrin surprit son geste et coupa court.

— Rassurez-vous, elle ne fera rien. Avec moi elle n'osait déjà pas moufter de son vivant. Pas de raisons que ça change.

Quand il fut bien sûr qu'aucun soupir ne déchirerait l'espace, Antonin reprit pour lui-même :

— En attendant, je suis dans une panade noire. D'ici, je vais à pied au boulot, j'ai tout à portée de main... Mais vous pourriez vivre comme ça, vous ? Je ne sais plus ce que c'est que la couleur dans un décor.

C'est tout juste si j'ose boire de la grenadine *alors là, on touche à des abîmes de mauvaise foi tu ne bois jamais de grenadine ta gueule Martial sors de ma tête c'est vraiment pas le quart d'heure* j'en ai assez du blanc, monsieur Malandrin, je dégueule le blanc, il me sort par les tripes, je rêve de rouge pétant, de jaune canari, de bleu électrique, de vert fluo, tout ce que vous voudrez , mais plus de blanc, plus jamais. Si un jour comme je ne l'espère pas je dois épousailler une quelconque, j'exigerai qu'elle se marie en orange assourdissant, une robe couleur potiron, voyez, mais qu'on ne m'emmerde plus avec le blanc, plus jamais.

— C'est exactement ce qu'a dit son mari quand il s'est fait embarquer juste après l'estrangulation, dit Malandrin avec un très léger sourire.

— Quelqu'un l'avait vu ?

— Non, mais il était lui-même flic, alors il a sonné les collègues sitôt estourbie la moitié.

— Mais... la raison ? demanda Antonin, bien qu'il pressentît la réponse sans effort.

— Pouvait plus supporter le blanc, dit Malandrin.

Qui rajouta comme s'il en était besoin :

— À son procès, il a dit que c'était ça le problème. Le blanc, et les soupirs.

***

Trois heures du matin, calme blanc – bien sûr – entrecoupé d'un bruit de pages. Antonin lisait en relevant le nez de temps en temps, juste pour boire une gorgée. Une gorgée de *tisane* : oui, il touchait le fond. Sombrer plus avant dans le rien revenait à la défenestration.

Alors, en attendant des jours (nuits) meilleur(e)s, le tilleul...

Pourtant, la veille, les choses s'amorçaient gentiment. De retour du travail, décidé à en découdre, il avait flanqué son manteau n'importe où, s'était rendu dans la cuisine, avait mis sur la table avec une ostentation palpable un presse-légumes jaune safran dont il venait de faire l'acquisition avec un contentement sournois.

Et d'un.

Puis objectif-salon, et pose, avec une grâce de ballerine, d'un coussin dont le turquoise insolent illumina la pièce de son sourire bleuté. Ainsi maquillé, le canapé semblait ricaner.

Et de deux.

Enfin il s'était concocté avec une volupté sans nom des spaghettis bolognaises, viande-tomates amoureusement revenues, ô rouges déclinés pour la joie du palais, bientôt pointillés d'un basilic dont le parfum répandait sa note verte à plein bonheur, ô merveilleuse couleur crème satinée des pâtes souples qu'il séparait avec des gestes d'horloger comme une tendre chevelure comestible.

Paf. Et de trois.

Le tout en pensant avec une force compacte qu'il ne se laisserait plus jamais emmerder par une colocataire d'outre-tombe qui finirait bien par lui lâcher les pompons s'il s'indifférait quoiqu'il arrive. D'où le manteau, le coussin, et les pâtes.

Et ça ne fait que commencer, marmonna-t-il entre ses dents, tout en touillant ses spaghettis avec au gosier une vague de salive incontrôlable. Il mourait de faim.

Il ouvrit un petit vin de Cahors gentil, mais très honnête, parfait pour accompagner sa cuisine. Il se le servit avec un sourire de gamin, et Sa Béatitude, après avoir disposé le tout sur un large plateau rouge-voiture-de-pompiers prit le chemin du salon et s'installa avec un soupir

de bien-être *oui, moi aussi je peux soupirer quand je veux...*

Aussitôt le mot grognasse mourut sur ses lèvres.Il aimait les femmes, Antonin. Au point qu'une chronique absence de discernement l'avait abonné aux chieuses avec une constance touchante. Il s'avéra incapable d'insulter son boulet de *profundis*. Une stratégie de provocation basique suffirait. Pour le moment.

Mais rien ne se passa.

La soirée se déroula dans un climat d'étrange banalité. Les seuls soupirs coupant un silence bienvenu furent ceux de volupté d'un Antonin le nez dans son Oban post-agapes, et l'ambre de l'intéressé ricochant sur les parois du verre. De joie, Antonin s'enroula dans son plaid d'un violet délicieusement gueulard et ouvrit un bon vieux policier dont le titre lui avait alléché les papilles. Il partit alors très loin apprendre les *Navajos* avec Tony Hillerman. Le livre s'appelait *Les clowns sacrés*.

Il lisait depuis un moment quand un bruit léger l'arracha à son voyage, un froissement à peine esquissé, comme une page qu'on tourne. Tendu comme un arc, il écouta de tout son corps mais ne perçut rien de plus que ce vague battement de ville de l'autre côté des volets, la rumeur habituelle de la nuit citadine, un murmure de moteurs étouffés, de pas, de voix, le ronron d'un bus dans le lointain. Il reprit sa lecture, tourna la page avec précaution, et le souffle soyeux né du bout de ses doigts ne ressemblait en rien à l'esquisse perçue quelques instants plus tôt. Laquelle se fit de nouveau entendre. Par réflexe, Antonin regarda le plaid, le coussin, les traces brunes dans le verre, le plateau rubis.

Froissement, de nouveau. Mais pas de soupir déchirant. Juste cette paume invisible caressant une page.

Il revint à son livre, se disant que les pages allaient peut-être se

tourner seules, au point où il en était.

Le livre inerte entre ses mains n'attendait que son regard. Rien d'anormal.

Froissement.

Antonin referma le livre d'un geste sec, le lança plus qu'il ne le posa sur la table basse, et dit à ses murs :

— C'est vous ?

Murmure.

Il crut vaguement percevoir un truc du genre : « affirmatif ».

Elle était femme de gendarme, se dit-il. *C'est peut-être pour ça.*

— Qu'est-ce que vous voulez ?

Froissement, de nouveau, mais cette fois si net qu'il était impossible de se méprendre: ce bruit était bien celui de pages tournées. Il jeta un œil sur le livre : toujours fermé.

Le silence se rompit de nouveau, et un souffle léger lui effleura l'oreille, comme des lèvres attendues s'approchent, juste avant un baiser dans le cou. Quelque chose de très doux, une ombre de caresse qui lui mit les yeux clos durant une seconde trop brève, parce que oui, c'était absolument délicieux.

— ... Placard.

— ?

L'absence de voix résonnait quand même, un silence à relief qui laissait deviner l'écho d'une voix ancienne, venue de bien loin. Antonin se dit qu'il devenait résolument dingue, et se surprit à trouver cela plutôt bien. Pression légère, effleurement sur son épaule. Il se laissa guider comme un aveugle par son chien, remonta le couloir, entra dans sa chambre, ouvrit la penderie, se baissa, dut soulever un tas de fringues, un slip gisait sous les tiroirs, il en fut mortifié soudain et le dégagea avec une vaine précipitation. *Bien sûr qu'elle l'a vu, d'où elle*

est pas grand-chose ne lui échappe, puis la pression s'accentuant il palpa le mur du fond, tout en bas, *là, vous y êtes* et sentit quelque chose bouger sous ses doigts. Il tira d'un coup sec et se retrouva avec un carton rigide, le genre de ceux qui autrefois contenaient des cubes imagés donnant un dessin complet une fois combinés dans le bon ordre, sur chacune des faces. Sa mère en possédait un de ce genre qui *je me fous de votre mère ouvrez la boîte — Ok, pas la peine de s'énerver*, il la prit et dégagea un mince cahier usé jusqu'à la corde.

Soupir profond, familier.

Mais dans lequel on pouvait discerner une nouveauté : un soulagement aérien, un « ouf », de fantôme, certes, mais qui n'en était pas moins abouti.

Depuis, Hillerman gisait sur la table basse au profit d'un cahier couvert d'une écriture appliquée d'écolière dont les mots heurtés, souvent maladroits, le mettaient dans un état d'agacement intense, parfois, de gêne aussi, et pourtant il ne parvenait pas à tout arrêter. Car il devait reconnaître une chose, abîmé dans sa lecture en plein milieu d'une nuit dont il ne sentait plus le poids : tous le bouleversaient.

Ce fantôme titillant qui lui pourrissait la vie était de toute évidence radicalement cinglé.

Elle se nommait Marcelline Barsac, refusait que sa mère l'habille en couleurs. Avait souhaité prendre le voile uniquement pour cesser de subir la vie multicolore, le vert horripilant des gazons trop lustrés, les massifs de fleurs pétantes, printemps, saison insupportable, ne souhaitait et n'attendait que la neige tout en regrettant qu'au premier pas dedans la pureté finisse, trouvait ce monde souillé d'arc-en-ciel, et avait renoncé au couvent parce qu'aucune tenue d'aucun ordre n'est blanche à cent pour cent. Pas vraiment grave, elle ne croyait pas en Dieu.

Elle réussissait plutôt bien à cacher ce dégoût des couleurs en arborant un sourire crispé la plupart du temps. Un homme vint, qui fut sensible à ce sourire. Elle l'épousa, avançant dans la nef noyée dans le blanc, submergée de tulle, euphorique dans ses housses immaculées. Le soir même, c'en était fini de cette joie-là, il lui enleva le tout comme un forcené et la prit sans même lui demander la permission.

Le temps passant, elle n'arrivait plus à faire semblant. Une cravate grise lui donnait envie de hurler, un verre de vin lui faisait mal aux yeux. Elle meubla tout en blanc chez elle, obtint de son mari qu'il dépensât ses dernières miettes d'amour à peindre l'appartement en blanc de blanc, celui qu'on emploie pour les plafonds. Elle trouvait que les autres blancs faisaient sales.

Puis son mari avait commencé à la cogner.

Antonin frémit à un passage douloureux où elle confiait qu'il lui avait ouvert le crâne avec un lampadaire à jupette qu'elle adorait, en plumetis blanc...

À mesure qu'il tournait les pages, Antonin sentait les larmes affleurer.

Parce qu'il découvrait une jeune femme ingrate dont les gens se moquaient, à commencer par l'homme qui l'avait épousée.

Parce qu'il la « voyait » en lisant tout cela, blanche et désespérée au milieu d'un monde où elle n'avait pas sa place. Et qu'au lieu de l'aider à la trouver, son mari pour seule réponse ne connaissait que les coups.

Pas important, puisque c'était lui qu'on plaignait.

Il se souvint de Malandrin . « Avec moi elle n'osait pas moufter ». Elle ne devait oser moufter avec personne.

Il ne put pas aller jusqu'au bout. Il y eut une phrase, terrible, et ces

mots avec une écriture de presqu'enfant eurent raison de sa résistance *je voudrais en finir, qu'il le fasse une bonne fois, puisque je n'ai pas le courage*.

Cinq heures du matin et Antonin pleurait, roulé dans son plaid violet, un cahier d'écolière fermé posé sur les genoux.

C'était ce moment de parenthèse où la ville se tait. Le sommeil du monde finit toujours par gagner, quelques minutes au moins, mais précieuses, indispensables. Je parle de cette heure où le courage n'est plus nécessaire pour affronter. Être humain suffit. C'est l'heure où l'on ose dire « je t'aime », ou « je pars ». Celle où pour peu qu'on le veuille plus rien n'est pareil.

Et ce fut dans ce silence hors du temps qu'il perçut un « *merci* » murmuré. Il y eut alors un instant de paix totale, une sérénité toute neuve qui souriait au milieu des murs, comme un printemps qui n'aurait existé qu'ici, et maintenant.

Demain, il irait acheter des fleurs, pour elle. Bleues, pour commencer en douceur, quand même.

Il s'endormit sans s'en apercevoir, mais sentit, sur sa joue, une main intangible venue de loin qui essuyait ses larmes avec une très grande tendresse.

Zoo au fil de l’eau

Cyril Namiech

1) L’échographie a tranché : notre enfant n’a qu’un bras.

2) La dame pipi était un homme… J’ai toujours au fond du crâne mon hold-up avorté dans les toilettes de la gare Saint-Lazare un jour de grands départs pour Euphor. Je venais d’avoir onze ans.

3) Me faire une pute (pour oublier l’enfant à un bras qui naîtra bientôt à l’hôpital de Véga City).

Les Euphoriens sont friands de putes importées, leur préférence allant pour les Africaines (les Martiennes sont beaucoup moins cotées). Par amour des culs noirs, donc, ils ont reconstitué à l’identique la rue Saint-Denis, célèbre artère parisienne où s’agglutinent croqueuses sénégalaises, grelotteuses zaïroises, arpenteuses congolaises et autres béguineuses ivoiriennes. Si ce n’était la chaleur étouffante et le manque cruel d’oxygène, on pourrait se croire à Paris. J’opte pour le trottoir de gauche, celui des chiffres pairs. Au 54, je déshabille mon premier pétale de chair noire. Au 56, un piment rouge. Au 58, un rossignol. Au 62, c’est… Marcel Dessailly.

— Tu prends combien, Marcel ?

— Je m’appelle Simone.

Au 70, derrière le porche, un couloir à lentilles annonce la couleur : « Prout ! » Idem pour la rosette du 72 (les Euphoriens, à l'image des Japonais, sont très pipi caca). Au 76, une contrebasse. Au 80, une écrevisse. Au 118, à la fenêtre, c'est cent kilos d'amour au développé couché.

Je fais : « *Mamamia !* »

Et la grosse noire qui bat des ailes au-dessus du lit comme un reptile t'as vu sa chatte elle fait du vent les manches de pioche s'y empilent et tous ces culs machines à sous ronde enfantine autour du lit t'as pas dix sous pour le duvet d'un androïde aux yeux de Chine mais la grosse noire qui m'interpelle à toute vapeur les décibels une escalope entre les jambes le plat du jour c'est trois billets.

— Tu montes ?

— Là-haut ?

— Pour toi, c'est deux billets.

— Tu m'aimeras ?

— C'est plus cher.

4) La pute et moi sur une île déserte. La guerre a déjà tout détruit. Nous sommes les uniques survivants. Que faire ? Repeupler la galaxie au plus vite ou s'adonner au cannibalisme ?

5) Elle demande : « Avec ou sans capote ? »

6) Je dis : « Sans capote, pour jouir plus loin. »

7) …bordel ton cul la mer à boire et terrain vague à l'âme onctueuse ! en avant, goutte ! *bifidus* irradié, te dis-je ! m'en fous j'ai mon immunité ! bite au cirage c'est dans les casernes ! le dire de ce

pas à Madame ! marée noire à tous les étages ! les cormorans sont pris au piège ! hélicoptère dans ton potage ! le premier qui voit le gros intestin ! faire la guerre aux sucs digestifs ! déraciner les amygdales ! remonter jusqu'au blanc des yeux ! à sec ! à sac ! à sang !

8) Elle dit : « Tu m'as bien défoncé, salopard ! »

9) J'ai fait ce que j'ai pu.

10) Je déambule nonchalamment – machinalement tu vas chier quand ? – sur le trottoir aux chiffres pairs de la rue Saint-Denis. Je m'éloigne de l'îlot réservé aux putes africaines. S'envole peu à peu l'envoûtant parfum des Sénégalaises...

— J'adore quand elles me sucent, lance un homme d'affaires à son téléphone, ces cinq ou six minutes de silence...

Normal si j'esquisse un léger sourire… Me rappelle avoir glissé un pouce dans l'anus de Madame Toko. À un moment donné, vous vous en doutez, il a bien fallu que je retire mon pouce. Alors madame Toko s'est mise à péter. La pute et moi, fallait voir, on s'est mis à rire… mais alors à rire, à rire. Cette supériorité qu'ont les putes africaines.

11) J'arrive boulevard des Italiens, des femmes arabes font du shopping, c'est la foire aux affaires, *tout à dix sous*. L'odeur des putes n'est plus qu'un souvenir. Je prends la roue arrière d'une vieille Portugaise (à moins qu'il ne s'agisse d'un vieux Portugais). Ses mollets dessinent d'étranges poissons-chats. Lancera-t-elle le sprint avant moi ?

12) Un taxi, vite.

13) Embouteillages en plein ciel. On a tous un autocollant scotché à l'arrière de sa caravelle : *Allez les Verts*, *Bébé à bord*, *Ma Toyota est fantastique*.

Il dit : « Tu vas avancer avec ton putain de vaisseau à la con ! »

On a tous un *arbre magique* parfumé à la mandarine suspendue au rétroviseur. Il dit : « Les femmes aux commandes, je vous raconte pas ! »

On a tous une poupée Barbie arborant les couleurs du *Celta Véga* – flanquée ou non d'un numéro 10 – positionnée sur les hauteurs du tableau de bord.

Il dit : « Salope ! »

14) Un sac de sport égaré de marque Adidas caresse les pieds d'un feu tricolore. Un jour, comme sur Terre, ça pètera. Le feu passe au vert. Célébrer comme il se doit l'arrivée des Ismaéliens. Des sacs de sport à tous les coins de rue. Trois militaires en arme accélèrent le pas sans mot dire à la recherche du colis suspect. Mécanique parfaitement huilée avec des *une-deux* plein la tête. À les voir marteler la dalle crescendo, tout cousus qu'ils sont dans leur panoplie d'hommes de guerre, les imaginer sur un champ de bataille à l'heure où les Khmers rouges ont soif.

15) Il dit : « Khmers rouges, connais pas »

16) Mon taxi survole l'ellipse en verre du grand stade. Je perçois les griffures d'une craie sur le tableau noir d'un vestiaire sans voix. Nous sommes à la mi-temps du match. À la radio, le commentateur s'apitoie sur le sort du *Celta Véga*, son adversaire du jour ayant déjà inscrit trois

buts : Abédi Laslandes à la huitième et quinzième minutes, Lilian Pelé à la vingt-sixième.

17) Je récupère un journal sur la plage arrière du taxi. CES ALIMENTS QUI NOUS FONT DU BIEN, y lit-on en gros caractères, *Le vin blanc contre les infarctus, les huîtres contre le vieillissement, les petits pois pour faire baisser la tension artérielle, les choux contre le cancer...* Et puis là, au bas de la page : *Le nouveau-né était dans le congélateur.*

18) Voilà, nous y sommes.

Il dit : « Quatorze pièces, monsieur. »

Je tends un billet à mon pilote et lui dis de garder la monnaie. Si j'ai bon cœur ?

Disons cent vingt pulsations minute à l'heure où je vous parle.

19) Droséra et moi vivons au douzième sous-sol d'un vieux blockhaus restauré l'an passé. À cette occasion, un appareil pour le transport vertical des personnes y a été installé (d'où l'augmentation significative de notre loyer). Ainsi, les vieilles Euphoriennes ne roulent plus dans les escaliers.

20) M'enfermer dans cet ascenseur en pensant à tous ces prépuces qu'on sectionne… et qui finissent toujours par remplacer un morceau d'oreille. *Mille fois merci*, font les grands brûlés.

21) Sixième sous-sol, septième, huitième… Derrière le miroir c'est bien lui, là, face à moi, Italian boy en mal de sourire, Latin lover à l'œil pleurnichard, Angelo sans Motoguzzi...

Je dis : « Accroche-toi, mec ! »

22) Douzième sous-sol : Angelo arrive à la maison. Il dit : « Droséra, mon chaton. »

23) Union d'un être humain et d'une martienne, quatre pieds s'installent sous la table, déjà s'agitent les fourchettes, un curry d'agneau dans l'assiette.

24) Le *Celta Véga* vient d'encaisser un quatrième but.

25) Et sur la troisième grille du frigo, entre foie de volaille et lentilles pilées, une anguille baignant dans son jus encourage bruyamment les vers, *qui c'est les plus forts évidemment c'est les...*

26) Droséra vous le dira : pour échapper aux fantômes, les quatre murs de notre studio sont couverts de fléchettes. Ainsi, la nuit, les visiteurs de l'au-delà ne s'aventurent jamais à travers nos murs. Passe ton chemin, vieux fantôme ! – je m'adresse au commandant Cousteau.

27) Nous n'avons encore rien trouvé pour empoisonner les enfants des voisins (lui est du coin, elle est malgache). Car tous les soirs, à l'étage supérieur, c'est le même refrain : roller en ligne et skateboard à l'heure où Jean-Claude Bourret, *l'ami des extra-terrestres*, commente en direct la guerre des planètes. Si au moins l'office HLM avait pensé à moquetter leur appartement !

28) Je caresse le ventre de la femme qui porte mon enfant. Ce n'est pas un terrain pour Richard Virenque ; ça manque singulièrement de

relief.

Je dis : « Vivement la montagne ! »

Depuis qu'elle est enceinte, Droséra a perdu six kilos (c'est le poids d'un teckel). Hier matin, au sortir de la machine à laver, ma martienne pesait tout juste vingt-sept kilos. Elle ferait un très bon jockey, si ce n'était ses grandes oreilles.

Je demande : « Et si nous allions faire un tour au zoo, amour, histoire de voir à quoi pourrait ressembler notre enfant ? »

Elle dit : « Toi attendre, moi pipi »

Droséra a fait d'énormes progrès en français.

29) Pas si câline, la nuit, disons plutôt… carabine.

— Qui va là ? interroge la lune.

Nous franchissons presque sans encombre le premier rideau défensif du zoo qui n'est autre qu'une simple clôture grillagée (non électrifiée, je précise). Droséra y a juste abandonné un soupçon d'épaule. Rien de grave : la chair martienne repousse très vite. Nous nous positionnons au pied d'un immense caillou. Je prends soin de lire la paroi du rocher avant d'entreprendre son ascension. J'enregistre les prises susceptibles de nous hisser rapidement sur le toit de l'univers. Je note : forte présence de lichens.

Je dis : « Attention, amour, ça glisse ! »

Droséra se moque de mes recommandations. Elle s'empresse d'enlacer la roche comme pour mieux s'enraciner en elle. La voilà qui grimpe en sourdine sans même se soucier du vide, les cuisses outrageusement ouvertes (n'y rien voir de salace, pas un poil d'ectoplasme, juste un zeste d'orgasme). Qu'elle fasse quand même attention au bébé !

Je dis : « Pas trop vite, amour, tu veux ! »

Ça y est, nous y sommes. Le sommet du caillou n'est pas truffé de fil barbelé comme je l'avais craint un instant. Je rêve d'y planter un drapeau.

Je dis : « La vue est superbe. »

30) Tableau des forces en présence :

5 éléphants

2 crocodiles

3 léopards

8 chimpanzés

5 tigres

1 lémurien

3 ours bruns

2 koalas

Je demande : « À quoi ressemblera notre enfant ? »

31) La lune, déshabillée de ses nuages, m'adresse un sourire coquin. N'ai pas besoin d'un télescope tellement ses cratères sont proches. Hum, toi ! Avec trois ou quatre vertèbres de plus, c'est sûr, j'aurais pu goûter au croissant. Dans ce genre de situation on se dit qu'on aurait mieux fait d'être allemand – ils sont grands, les Allemands. Et beaux. Et fort. Avec un tel physique, j'aurai pu faire la poussière dans les cratères de la lune, fourrer mon truc dans l'une de ses failles. Tant pis : ovaires de lune à portée de flèche de sperme. Suis en mesure de féconder à distance l'astre des nuits. Quelqu'un prend les paris ? Bientôt naîtra un petit prince, lequel, comme son papa, aura la trique au lever du jour et, comme sa maman, le trou du cul soumis à un intense bombardement météorite. J'ai mes sources, voyez-vous.

32) Droséra respire le bonheur. Radieuse, tu l'es. Martienne, je sais. T'offrir un bouquet d'herbes folles, vite. Je pioche au hasard des rencontres végétales. Ton sourire. Je caresse le poil urticant des orties, ça chatouille. Je déracine la pensée du jour. Quelle est-elle ? Libellule, on t'encule. Une écharde s'enfonce dans mon pouce. Le tétanos me monte à la tête. Je saigne, tu veux goûter ? En quête d'un trèfle à quatre feuilles. Le glisser au fond de ta culotte. Sait-on jamais, qu'il y pousse un bras pour notre futur rejeton !

33) Le zoo se fait menaçant. Le craquement d'une branche anodine sous les pas prudents d'un grand fauve me fait craindre le pire. Des regards malintentionnés scintillent dans la nuit, là, de tous bords, nous déshabillent de la tête aux pieds. Mathématique du tigre, tu connais ? Les mangeurs d'hommes font des calculs : à toi le plat de côtes de la jeune martienne, à moi l'os à moelle de l'humain, main, main, voilà du boudin.

34) Je m'imagine attablé à la terrasse d'une brasserie parisienne en compagnie de mon héros d'enfance. Des tigres font les fiers sur papier glacé ; il s'agit de vendre un 4x4 japonais, un putain de gros 4x4 japonais.

— Dis-moi, Sandokan, attaques-tu toujours les tigres à mains nues ?

— Je prendrais un Ricard.

— Tu bois du Ricard, toi ?

— Un Ricard, j'ai dit !

— Et les tigres, tu ne m'as pas encore répondu, toujours à main nue, c'est… c'est bien ça ?

— Alors, ce Ricard, il arrive ou merde !

35) Ne jamais grandir.

36) À la recherche d'une entité à trois pattes pouvant nous faire penser à l'enfant qui naîtra bientôt.

Je dis : « Là, regarde ! »

Non, le phacochère a bien ses quatre membres.

37) Au-dessus des têtes, la pluie rigole de plus belle. Un à un, les ours regagnent leur tanière. Droséra se colle à mes lèvres. Son front ruisselle mer agitée vite un plombier avant l'orage. Demain dans son cul le thermomètre affichera soixante. J'irai lui acheter des croissants au beurre. Nous petit-déjeunerons au lit. Elle avalera son jus d'aspirine. J'enfilerai mes chaussettes de l'A.S. Saint-Étienne. Ensuite, seulement ensuite, nous trufferons les murs de fléchettes pour faire la nique aux fantômes. Le commandant Cousteau n'a qu'à bien se tenir.

38) Sous nos talons s'épanchent les tessons du ciel. Bientôt nous aurons de l'eau jusqu'aux seins. Alors danseront les alligators.

Je dis : « Vois-tu, amour, cette flaque d'eau sur laquelle ricochent nos deux âmes regorge de poissons en mal de nitroglycérine. Cela me rappelle la baie d'Along quand je pêchais à la lumière d'un missile chinois découpant la nuit. Je pêchais à la dynamite sans me soucier des pirates. C'était jour de fête au pays du dragon. Les poissons remontaient à la surface par charters entiers, collés serrés comme dans un wagon allemand, tout un peuple avais-je décimé. Océan de dépouilles flottantes à perte de vue. Je n'aurai pas assez de pinces à linge pour étendre tout ce petit monde ! Conserverie, tu dis ? Bébé rouget est orphelin. Papa dorade pleure ses alevins. Grand-mère

anguille laisse encore échapper quelques bulles. Ici et là les derniers soupirs… »

À mon tour finir dans un estomac, j’en ai peur. Les mangeurs d’hommes ne sont pas loin. Je soupçonne grandement leurs canines de vouloir piocher dans nos corps. Question : la viande martienne est-elle plus tendre que la viande humaine ? Au toucher, je dirais… mes quadriceps vont faire des heureux. Sachez que je défendrai chèrement ma peau, même sans couteau suisse.

39) Perchée sur les hauteurs de ton épaule gauche, une grenouille dont le corps est couvert de verrues bleutées fait mine de vouloir t’embrasser. Sois sans crainte, amour, cette grenouille est inoffensive... et la bave orange que tu vois, là, dévalant paresseusement le versant ouest de sa lèvre inférieure, serait – selon les dires du gardien sri lankais du zoo – l’antidote aux insolents boutons de fièvre qui viennent si souvent coloniser le sexe des anges et tapisser mon testicule droit.

40) Je demande : « Une petite promenade en pirogue, amour, ça te dit ? »

41) Moi et la femme qui porte mon enfant nous nichons à l’intérieur de l’embarcation. Droséra a pris les commandes du tronc d’arbre. Slalomons entre hippopotames et alligators. Déjà les fourmis s’en prennent à mes chevilles. J’ose à peine remuer les pieds de peur de faire chavirer la… putain, amour, fais gaffe, le banc de sable, là, t’as pas vu ! Oui, la pirogue au faible tirant d’eau. Cette fange gluante dans laquelle nous nous débattons me fait penser à du Dado, oui, c’est bien ça, et tout le monde sait que la peinture de Dado n’a rien à voir avec celle de Seurat. Putain ça pue la moisissure, chimie fromage du

Bengale ! Allez, chérie, on remballe !

42) Le déraillement d'un convoi d'anguilles a failli faire chavirer la pirogue. Je m'efforce de respirer par le nombril comme on apprend dans les ashrams du sud de la France et qui coûtent bonbon mais pour le prix tu baises une dame à lunettes qui te parle de Colette. Pour vaincre le stress le yoga ne marche pas, c'est tout ce que je sais. Alors, sans hésiter, je me jette à l'eau – façon de parler, vue la colonie d'alligators qui sous-marine dans les environs ! – et implore Allah.

Je dis : « Me fous de savoir si tu es grand et fort et blond comme un Allemand, je veux seulement que tu nous sortes de là, la femme qui porte mon enfant et moi ! Tu sais faire ou pas ? »

Allah est venu tout seul comme un grand dans ma bouche. Pour tout dire, j'aurais préféré y voir débarquer Vishnu, Jésus ou même le commandant Cousteau. Aucun de ces trois-là n'a daigné faire le déplacement. Tant pis, je me contenterai d'Allah.

Notre pirogue, comme par enchantement, a rejoint d'elle-même une petite plage de sable gris où deux gros vers s'entre-déchiraient pour savoir lequel allait manger l'autre et finir accroché à l'hameçon du pêcheur. Conclusion : Allah est grand et fort comme un Allemand. De là à dire qu'il est blond…

43) Droséra, t'es si miel. Ton corps de femme aux seins d'enfant inondés d'aurore boréale m'invite à te faire un deuxième gros ventre…

— Pas si vite, catéchise la lune.

Et dans l'huître à demi ouverte de la femme qui porte mon enfant on dirait qu'il y fait soleil. M'introduire dans cette lumière blanche…

Je demande : « Droséra, tu m'aimes ? »

J'effleure ta bouche avec mes lèvres. Le sang s'empare des mille

nervures de mon sexe. J'enfouis ma langue dans ta gorge. Salive, où es-tu ?

44) Et nos canines qui s'entrechoquent... ATTENTION À NE PAS RAYER L'EMAIL, peut-on lire – sans même savoir lire – sur les lèvres de Droséra maculées d'histoires à vingt sous la pipe… Et nos langues qui déjà s'en mêlent…

Je demande : « Peux-tu m'expliquer, amour, pourquoi ta langue est si froide ? »

Aucune hésitation : j'offre aux mille papilles de sa langue une pleine gorgée de salive hurlante, bouillonnante et quarante qui font cent soixante.

Je dis : « Atout cœur, mon amour ! »

Je pose une main ventouse sur son sein – le gauche ? Le droit ? Peu importe ! – et cherche à lui faire dire des mots… des mots d'amour couverts de cuir, de cuir… ATTACHE-MOI ! ATTACHE-MOI ! Son sein gauche, bordel ! Le saisir ! Le saisir ! Malheur à moi, mes mains dérapent, dérapent… Son sein d'enfant inondé d'aurore boréale me glisse des mains comme une vulgaire bille de mercure, cure…

45) Toux caverneuse des mangeurs d'hommes en mal de viande + lune indigne = rentrons chez nous au plus vite.

J'aboie : « Taxi ! »

46) Le vieux carrosse de marque suédoise s'enfonce irrésistiblement dans la bisque et les homards nous assaisonnent comme si nous étions en pleine mer sur le pont d'un cargo intergalactique avec Droséra dans mes bras les cachalots qui font des bonds.

Il dit : « Boulevard Barbès, vous êtes sûr ? »

Le chauffeur est un vieux loup de mer. Il reluque ouvertement ma princesse.

J’aimerais dire : « Pour elle, c’est cent billets »

47) Tous les chiens qu’on écrase s’empressent de monter au ciel. La lune n’a pas l’air d’apprécier. Ses cratères vont finir par mordre.

48) 47, 46, 45, une à une se fanent les étoiles, 35, 34, 33, se fanent pour faire mourir la nuit.

49) Voilà, nous arrivons. Le taxi nous réclame son dû, soit quarante-trois pièces et sept qui font… quand même la moitié d’un billet, merde, c’est cher !

Il dit : « Tarif de nuit. »

Je demande au chauffeur s’il n’est pas le frère de Roger Hanin. L’homme me glisse un mot en arabe. Je lui réponds par un sourire. Droséra interroge le ciel. Demain vomira-t-elle du sang ? Allez, tout le monde descend ! S’empresse-t-elle d’ouvrir la portière qu’il est déjà trop tard pour nos joues, les sangsues envahissent nos bouilles, s’agglutinent par équipes de cinq, siphonnent le miel de nos pores…

50) N’en jetez plus, j’ai sommeil.

Écrire jusqu'à crever autant de textes qu'on peut

Christophe Siébert

La dernière fois que tu as voulu te tuer, c’est quand ? Est-ce que pour toi la réponse est : JAMAIS ? Ça devrait être le cas de presque vous tous, j’imagine. Mais dans un monde comme celui-là ?

Je connais quelqu’un qui pense à la mort tous les jours à dix-huit heures. Pourquoi ? Mystère. Je ne sais même pas si elle pense sérieusement ce qu’elle dit. Je connais quelqu’un qui s’est ouvert le poignet avec le couvercle d’une boite de raviolis parce que je ne prenais pas au sérieux son désir de mort et qui a frotté sur le mur son poignet plein de sang juste pour le plaisir de le barbouiller. Une fois le spectacle terminé il a fallu punaiser un poster : son fils se levait quatre heures plus tard pour aller à l’école.

Je connais quelqu’un qui se tue régulièrement parce que la vie n’est pas faite pour elle, parce qu’il ne lui arrive que des tuiles, parce que son père a trop souvent répété qu’il avait envie d’elle, parce que marcher dans la rue au soleil ne lui procure aucun plaisir, parce que tout le monde lui a trop répété qu’elle ne valait rien. Chaque fois que nous nous voyons on baise de toutes nos forces, nous ne faisons que

ça. Chaque fois j'ai espoir que ça va changer quelque chose mais ça ne change rien.

Moi, la dernière fois que j'ai voulu me tuer, j'ai été terrifié et je n'ai pas bougé d'un pouce jusqu'à ce que ça passe.

9.

Arriver à quarante ans et se dire que ça y est, les portes sont fermées. Se dire que ça y est, c'est sûr et certain, je ne serai jamais prof, astronaute ni flic, je ne serai jamais champion d'échecs ou de foot, chirurgien esthétique, je ne serai jamais tout ça. Arriver à quarante ans et se dire une fois pour toutes je serai ce que je suis et plus jamais rien d'autre, le sentir dans ses nerfs, que toutes les bifurcations sont largement derrière, que les seuls choix possibles, maintenant, c'est ou bien continuer ou bien faire clochard, ou fou, ou braqueur, ou mort.

Arriver à quarante ans, se juger pour de bon et se dire à soi-même qu'on est sur la bonne voie, ou bien arriver à quarante ans, se juger pour de bon et se dire à soi-même que sa vie est merdique, merdique et bien partie pour l'être jusqu'au bout.

Je parle de cette fille qui à trente ans passés n'a jamais quitté la maison de ses parents, n'a jamais rien appris, n'a jamais rien trouvé d'intéressant à faire, n'a jamais eu la joie d'accomplir quelque chose. Je parle de cette fille qui ne connaît que l'échec et qui a l'impression que ce sera pour toujours, que sa vie est en boucle, que sa vie est finie.

Pour toujours dans le garage de ses parents qui n'en peuvent plus de sa gueule, dans le garage transformé en studio moche et sans fenêtre, pour toujours dans un corps trop gros qui lui fait horreur, pour toujours les pétards qui débranchent la machine à pensées dégueulasses, pour toujours la télé et les forums débiles comme seule vie sociale. Je parle de cette fille qui à trente ans passés n'a plus envie de vivre et je suis partagé entre lui expliquer que tout est possible et lui confirmer que tout est foutu ; je n'en sais rien et tout ce que je sais c'est que les choix faits à vingt ans on les paie à quarante et faut avoir du pot pour échapper aux sueurs froides quand vers trois heures du matin c'est entre soi et le silence que ça se joue.

13.

Étudier le monde qui s'écroule et se réjouir. Quelque chose dans l'air et dans certains regards, des signes et dans les rues comme une odeur de plastique cramé et d'apocalypse, vous sentez pas ? C'est un peu plus fort chaque jour et nous sommes de sacrés privilégiés d'assister à ce truc, la dernière fois qu'un monde a sombré c'était y a quinze siècles.

Se laisser porter par cette ambiance de haine, cet arrière-plan de rancœur, observer ses poils qui se dressent, l'électricité, la tension qui cherche la note juste, se laisser séduire, apprendre à reconnaître l'odeur de la colère et celle de la trouille.

Apprendre la méfiance en marchant dans les rues, en montant dans le bus, apprendre la méfiance à minuit dans les gares, apprendre à se tenir à carreaux et à baisser les yeux, apprendre l'égoïsme et la lâcheté, se découvrir doué pour ça.

Comprendre au fond de soi que cette fin du monde est une bonne chose, piger intuitivement qu'on fait partie de l'ancien monde, de ce qui doit être détruit, piger intuitivement que la force de vie bouillonne chez les barbares, que le sens de l'histoire est dans leur nihilisme, comprendre au fond de soi qu'être périmé dans un monde périmé n'est pas bien grave. Profiter du spectacle. Des flammes à sa fenêtre. Jouir du sang dans les rues. Anticiper le jour où le sien coulera. Se prendre pour Néron. Mais un Néron moderne, un Néron mou et pâle, un Néron avachi qui lit les fait divers, un Néron un peu rance qui lit Télérama.

14.

Ton inconscient a l'air d'une bête nuisible tapie au fond de toi, une espèce de gros rat, un truc aux dents pointues et qui sent la charogne, un truc qui te terrifie, qui ne dort que d'un œil, que tu t'efforces par tous les moyens de ne pas réveiller. Si tu penses trop tu te suicides, dis-tu. Et à plusieurs reprises tu l'as prouvé. Tu te tues ou bien tu deviens folle, cinglée à voir des choses que tu es seule à voir, des choses qui te poursuivent et qui veulent ta peau.

Pour échapper à ça dès le réveil tu arroses de bière le gros rat dégueulasse comme on fait une offrande à un dieu malveillant. Trop boire te tue aussi, plus efficacement que trop penser. Tu ne sais plus quoi faire. Pour te calmer les nerfs tu te découpes un peu. C'est pas grave, dis-tu. Juste pour te détendre. Tu bois de plus en plus, manges de moins en moins, tu ne dors presque plus. Tout ça est loin d'anesthésier la vermine qui te ronge.

Vu que tu vas mourir tu entres en *désintox*. Une fois le sevrage accompli il faut quelque chose pour remplacer l'alcool. Quelque chose à offrir à ton rat pour l'endormir. Tu penses à la bouffe. Tu te mets à bouffer et vomir et bouffer et vomir et bouffer et vomir. Tu te trouves plus dégueulasse qu'avant. Tu voudrais crever mais la force te manque. Vivre ainsi te paraît aberrant. Vivre autrement te paraît impossible. Pourtant tu as encore un peu d'espoir.

Cette danse tu la connais depuis toujours. Tu as appris ce rythme avant de savoir lire. La seule question qui vaille c'est savoir qui sera le champion des chaises musicales. Toi ou bien ton démon.

Gode save l’amour

Antonella Fiori

En ce moment, c’est la merde partout ! La *bouzillerie totale* ! Toujours le même trou du cul qui fait grimacer son anus ! Comment peut-on vivre avec ça ? Tu n’en as pas marre ? Marre de te torcher les fesses avec papa Noël ! Marre de tous ces boyaux noués et pourris ! Marre de tous ces corps dans la rue ! On dirait la mort ! La mort en vie ! Voilà, ils sont morts ! Ils sont portés par la mort qui les fait vivre ! Embarqués, mais vers où ? Vers nulle part ? Vers la vie qu’ils mènent, en chloroforme, comme des bêtes galeuses envoûtées par le poison ?

Alors, quand je t’entends affirmer que la vie continue, j’ai envie de te demander, et la mort ? La mort continue elle aussi ! D’ailleurs, il vaut mieux en sourire de la mort ! Il le faut, qu’on le veuille ou non, qu’on le sache ou pas ! Parce que la mort, c’est du panorama ! C’est du panorama plein de viande et de photos, la mort ! C’est une gigantesque centrale qui turbine comme une compagnie militaire.

Avant de te rencontrer, j’éprouvais toujours le besoin de partir n’importe où. Je me déplaçais tout le temps. Je fonçais comme si je n’avais pas la moindre idée de ce qu’étaient un frein à main ou un changement de vitesses. Je franchissais des lignes jaunes. Je grillais

des feux rouges. J'avais l'impression qu'un vide béant s'ouvrait devant moi. Je me déplaçais tout le temps. Je cherchais quelque chose. Quoi ? Je n'en savais rien. Je pensais que la vie ne pouvait être que ce qu'elle était, autant dire pas grand-chose ! J'attendais que ce pas grand-chose arrive ! Je pense maintenant qu'il n'y a rien à attendre ! Attendre est une folie ! Alors, je reste assise dans ce fauteuil. Je ne fais rien. Les cafards débordent des tiroirs de la table. [Pas de serrure pour les cafards. Ils font comme chez eux les cafards]. Je suis là, assise dans ce fauteuil. Je rêve un peu, mais pas vraiment... À quoi pourrais-je rêver ?

Je suis là, c'est tout. Je ne sais pas ce que je fais. Je ne trouve aucune raison de me lever pour faire quoi que ce soit. Je ne vois pas ce que je pourrais faire. Je préfère ne rien faire. Tout ce que je sais, c'est que je veux vivre une vie différente. Une vie dans le mouvement. Pas comme je suis là, le cul collé à la chaise.

Tu me diras, je pourrais au moins ouvrir la fenêtre. Ça sent le pourri chez moi. Ça sent le renfermé. Ça ne me gêne pas. Pas assez pour que je me lève. Je suis habituée à ces odeurs. Mais toi, si tu t'avises à les respirer une seule fois à plein poumon, tu vas contracter immédiatement des maladies incurables qui vont faire de toi un invalide puissant avec des diarrhées sanglantes. Alors, je t'en supplie ne m'aggrave pas la douleur.

Tiens, donne-moi à boire ! Merci, c'est vraiment aimable de ta part. Non, je ne suis pas folle. J'ai juste un peu trop chaud maintenant. Et puis, chaque seconde de silence me submerge d'angoisse. Mon cœur bat à deux cents à l'heure. Je reste assise ici, voilà tout ce que je peux faire. Je ne bouge pas. Le silence vibre autour de moi. J'ai la glotte qui me démange. Un vide se fait dans mon esprit. Je regrette que la vie soit

faite de tant de déchets, de tant de séparations, de tant de choses inaccomplies...

En fait, je voudrais mourir. Un petit suicide tranquille. Je m'endormirais. Et puis, ce serait fini. Plus de galères. Plus de douleurs. Plus rien. Fini le cahier des charges, l'escompte des sursauts, les remontées du roc et le *ricanage* des mouettes. Subsister ? Prospérer ? Tenir ? Je quitterais cette plaisanterie.

Tu vois, je n'ai pas tes ambitions. J'ai fait mon chemin dans la vie comme on se trace un sentier dans le bitume à force d'y marcher sans cesse. Je serais juste contente d'y voir un peu plus clair, d'avoir un peu moins de vertiges. Et cette nuit, c'est l'horreur ! Je regarde le plafond. Je ne peux penser à rien d'autre. Je souffre d'insomnies. Tout ce que je sens, c'est de la rage ! J'ai envie d'aboyer ! WOUAF WOUAF ! Aboyer parce que crier ne suffit plus ! WOUAF WOUAF ! *Venez à moi et le monde sera un monde de rêves !*

Tu parles ! Le jour où ils nous ont expulsés, les flics ont forcé les portes avant de nous prévenir. On a ouvert nos maisons. On les a laissé entrer. Ils croyaient qu'on avait des armes. Il y avait même trois tireurs d'élite. Les pelleteuses suivaient. Elles ont tout cassé. Le lendemain, il n'y avait plus rien...

Je me souviens, la première fois que j'ai vu l'Océan, c'était pour le feu d'artifice du 14 juillet. C'était beau. Ça faisait des bing et des bang. C'était très beau. Ça me changeait du bidonville. Là-bas, dans le bidonville, le plafond c'était du carton. Quand je dormais, la poussière tombait sur ma tête. C'était du carton. Il n'y avait pas de douche. Il n'y avait pas de meuble, juste un matelas et la vieille gazinière pour faire à manger. Il n'y avait rien. Il n'y avait pas d'aire de jeux. C'était provisoire. On allait partir. Donc, on faisait le strict minimum. C'était dans un trou. On ne vivait pas sur terre, mais sous terre. Il faisait

tellement froid en hiver qu'on n'avait pas intérêt à se déshabiller. Pour les filles comme pour les garçons c'était la même chose. On traînait toute la journée parce qu'on était trop jeunes pour travailler. On passait notre temps à courir et à jouer. On se faisait des rêves dans la tête. On se disait qu'un jour nos rêves allaient se réaliser, qu'on allait trouver quelque chose de mieux. Au fur et à mesure, on avait de l'espoir.

Et puis, les années passaient et l'espoir se rétrécissait. C'était la misère. Mais à l'adolescence, quand tu vis dans un bidonville, tu te poses des questions fondamentales. Comment ça se fait que tu n'as rien ? Comment ça se fait que tu n'as pas d'eau chaude, pas de vêtements ? Comment ça se fait que tu es sur la touche ? C'est là que tu commences à prendre conscience et à te révolter. Tu as envie de vivre comme tous les jeunes de ton âge et tu n'as rien. Alors, tu te dis qu'il y a quelque chose qui ne va pas dans ce monde. Tu commences à voler. Voler pour survivre. Voler pour ne plus te leurrer. Voler pour arrêter de rêver. Fermer les yeux. Se boucher les oreilles. Faire ce qu'il y a à faire. Voler. Voilà la règle du jeu. L'émotion charcutée par le bruit et la fureur. Rage et tendresse parties en fumée ! Tu parles d'un trip ! À cette époque, je ne volais que pour m'habiller ou pour acheter du fioul pour chauffer la maison.

Quand j'ai commencé à chercher du travail, je voulais vivre comme tout le monde. On m'a fermé les portes et on m'a dit : « Non, TOI, tu restes à ta place ! Non, TOI, tu ne rentres pas ici ! Non, TOI, ce n'est pas possible ! » C'est pour ça qu'après, j'ai travaillé pour moi, à mon compte. J'ai laissé faire la vie, le destin. Mais, la violence était toujours présente. La violence quotidienne. Sucer, embrasser, baiser dans le noir, dans des chambres tristes et minuscules, tout était devenu banal et sublime à mourir. Hier n'avait plus le même goût. Et la mémoire enfonçait ses clous dans la bidoche du jour. Que te dire de

plus ?

Au bout de l’enfer : le large !

Les auteurs :

Olivier BKZ

« Des lieux urbanisés, des identités usurpées, des sacrifices humains, des hallucinations collectives… dans un coin sombre un homme épie son alter ego fiévreux dans des situations frôlant le vertige paranoïaque. Des textes sans détours, écrits sur l'instant, à la fois surréalistes et réels comme dans un grand sommeil. »

Le Golvan

commence à vouloir sérieusement sortir la tête de son trou. Il publie des poèmes chez *Paul Van Melle* (revue belge) et dans la revue *Décharge* (France), des nouvelles dans *La Revue des Ressources* et dans la revue *Dissonnances*.

Deux ouvrage publiés en 2012 : *Dachau Arbamafra* chez *Les doigts dans la prose*, *Reste l'été* chez *Flammarion*

Clélie Vian

travaille quelque part dans les environs de Lille. On sait que son métier est en rapport avec les livres, même si personne ne comprend très bien ce qu'elle fait de ses journées. Elle aime les monstres, le thé à la vanille, le XIXe siècle et les pirates.

Xavier Bonnin

Après une maîtrise de physique, Xavier Bonnin fait des études de cinéma à l'Université d'Aix-Marseille où il réalise un premier film expérimental en Super 8mm, *Strange Love on a Side Wal*k. Son travail se partage ensuite entre l'écriture de scénarii, de fictions radios et de textes poétiques.

Bleu, Blanc, Rouge *http://vimeo.com/53168330* remporte le prix du meilleur scénario au Festival du Moyen-Métrage de Brive en 2012. Son premier court métrage *La Fugue*, produit par le G.R.E.C., est sélectionné dans plusieurs festivals d'ici et d'ailleurs : Mexique, Argentine, Espagne, Royaume-Uni, Allemagne, Italie, Inde, Grèce, Irlande... Le script de *Marcelin(e)* a été lauréat au concours de scénario des Conviviales de Nannay en 2012. Produit par *Origines Film*, le film est actuellement en pré-production. Son travail d'écriture radiophonique, est plus particulièrement consacré à l'émission *Nuit Noire* de Patrick Liegibel sur France Inter. Il prépare également un projet de fiction radiophonique avec Dominique Massa et Odja Llorca, *Rue des Eaux Vives 23* grâce au soutien électro-acoustique de *Au Jour le Jour*. Enfin, Xavier Bonnin commence un recueil de nouvelles *L'entre deux-terres* autour du thème de l'enfance et développe une série de films numériques *Les Films du presque-rien*.

Laurent Voh An

Laurent Vo Anh, né le 28 Septembre 1975 à Paris, est un homme d'affaire français spécialisé dans la très haute finance et la défiscalisation. Adoré de ses clients grâce à des placements sages et très rentables, on l'appelle dans le métier « Yoda » tant il est performant et fait des miracles pour les épargnants. Musicien, il pratique entre autres la contrebasse, la guitare, le piano, le xaphoon, a

composé plus de 400 chansons avec son groupe les *fucking junky rabbit*. Il travaille la musique expérimentale avec le groupe Belges *Kaosmos* et a enregistré un album duo avec le grand saxophoniste de Jazz Arthur Doyle (Sun ra, Sunny Murray...). Il est aussi scénariste pour le cinéma (*Les ombres*, France 2) et vend des documentaires sur la Shoah pendant le festival de Cannes, notamment ceux portant sur le héro et juste parmi les nations : Raoul Wallenberg. Il est également artiste plasticien et a ouvert des lieux culturels, théâtre du grand Guignol, galerie d'art, club de Jazz. Si son travail d'artiste du début le fait organisateur dans la sphère ARTiviste et d'extrême-gauche anarchiste, allant jusqu'à ouvrir des squaRts (squats d'artistes) il se revendique aujourd'hui comme un juif pro israélien franc-maçon. S'il s'agit certainement de provocation faisant rager ses amis d'hier, ses œuvres font souvent discrètement référence à ces deux courants qu'il maîtrise à la perfection. Il est aussi, sous le pseudo Hurlante Nova, un des pionniers de la cyber poésie communautaire et développe des programmes pour le web en langage php liant l'informatique, internet et la littérature.

Céline Mayeur

Céline Mayeur est secrétaire, aide-soignante et divers, son activité d'écrivaillon primant sur ses emplois alimentaires. Elle participe régulièrement à des recueils collectifs, appels à textes et ateliers, notamment dans la revue l'*Ampoule*. Membre de *m@n*. D'autres projets et publications en cours dans des recueils collectifs et en solo.

Joëlle Petillot

Née le 1er octobre 1956

A toujours écrit sauf à la maternelle

Se consacre à l'écriture après trente ans passés à l'hôpital, (mais pour y travailler, sinon, va très bien, merci.)
Graphomane, mais ne se drogue pas.
Nom de blogueuse : boudune
Déjà paru aux *Éditions Chemins de tr@verses* :
La belle ogresse (roman), *Le hasard des rencontres* (nouvelles).
À paraître très prochainement : *La reine Monstre* (suite de *La belle ogresse*)
Blog littéraire : *http://wizzz.telerama.fr/boudune*

Cyril Namiech

Né en 1968, Cyril Namiech partage son existence entre Paris et Bangkok. Il a acheté un terrain dans le nord de la Thaïlande. Il y fait pousser des longanes – et tente désespérément d'y faire pousser du saucisson sec. Peintre matiériste en hibernation, il est l'auteur d'un roman *Chattaya, itinéraire d'un ladyboy* (*Éditions Bamboo Sinfonia,* 2008) et d'un recueil de nouvelles humouristiques *Thaïlande guili-guili* (*Éditions Gope,* 2012).
Interview ici : *http://thailandeguiliguili.blogspot.fr/*

Christophe Siébert

Né en 1974. fondateur du collectif Konsstrukt en 1998, publié depuis 2007 par *La musardine*, *Numériklivres*, *Rivière blanche*, il sort son premier recueil de poésie en novembre 2013 chez *Gros textes*.

Antonella Fiori

vit et travaille à Marseille.
Bourse d'encouragement à l'écriture, commission théâtre, du Centre National du Livre en 2002, Poète inédite du Cipm en 1998, lauréate du

prix de poésie de la ville de Marseille en 1997, textes publiés en revue dans : Incidences, Haïku sans frontières, Mille Poètes, Poste Restante, Aléatoire, Edidinter, Poésie Première, La plume, La cause des causeuses, Squeeze et Chansons pour enfants publiées aux Éditions Le port a jauni. Collabore avec les compagnies de théâtre Ma voisine s'appelle Cassandre, Mila Rosa et Madgiquepool. Co-fondatrice des Performances Migratoires avec Vinciane Saelens en mai 2009. Développe également des ateliers d'écriture en milieu scolaire, ainsi qu'au sein de projets avec des associations.

Depuis 2001, dirige les ateliers d'écriture enfants-adolescents du Badaboum Théâtre à Marseille.

En 1997, création du site *Plaques sensibles* poétique du graffiti. Lecture d'une chronique par semaine dans l'émission Radiodiction.

En 2011, elle met en ligne son travail et sa recherche sur la mémoire ouvrière du quartier de Riaux à l'Estaque en créant le site *http://www.riotinto.fr*

Ours

Rendez-vous au printemps 2014 pour le prochain numéro

Retrouvez toutes nos publications sur :
www.revuesqueeze.com

Directeur de publication : Lemon A
Relecture et correction : Lucie M., Pascale C.
Comité de lecture : Antonella F., PGR, Amélie D. Olivier G., Céline C., Renaud V.
Identité graphique : Darsanha
Conception multimédia : Bérénice Belpaire
Maquette : Éfélyd

Égérie : Quickie Squeezi

Publié par Squeeze, 51 avenue Abbé Paul Parguel, 34090 Montpellier

ISSN : 2259 - 8014
ISBN : 979-10-92316-049

Dépôt légal : Janvier 2014

Avec le soutien de 

www.laregion-culture.fr